

Yak Rivais

Francoquin

IV. Francoquin décide



Sous la Cape

L'auteur de la saga francoquine est également celui des *Demoiselles d'A.*, livre écrit avec les phrases des autres (Belfond, 1979, prix de l'Anti-Conformisme), et de PLUSIEURS ROMANS CHEZ DIFFÉRENTS ÉDITEURS: *Hérésie de Carolus Boörst*, Belfond, 1968; *Ecchymoses, chocolats glacés!* Ivan Davy, 1986; *Milady mon amour*, Picollec, 1986 – de ROMANS DESSINÉS: *L'Effrayant Périphe du Grand-Espion*, Belfond, 1966; *Intrigues de Cour*, Deleatur, 1983 – de NOUVELLES: *Lumières noires*, l'École des Loisirs, 1991; *Les Enquêtes de Glockenspiel*, l'École des Loisirs, 2000 – d'ESSAIS: *Tu causes, tu causes*, sur le fonctionnement segmentaire de l'oral, Flammarion, 2001; *L'art H.O.P. l'Humour Noir*, Eden, 2004 – d'OUVRAGES PÉDAGOGIQUES: *Grammaire impertinente, Conjugaison impertinente, Jeux d'écriture et de langage impertinents, Fables impertinentes*, tous chez Retz. Il a également écrit plus d'une soixantaine de LIVRES POUR LA JEUNESSE, publiés par l'École des Loisirs, Nathan et d'autres éditeurs, et déclenché la vague d'ATELIERS D'ÉCRITURE dans les collèges en 1988 avec *Les sorcières sont N.R.V.* et *Contes du miroir*, parus à l'École des Loisirs.

Nombreux prix. Une école porte son nom en Bretagne. (***Voir notice Wikipédia.***)

AVENTURES DU GÉNÉRAL FRANCOQUIN
4 : FRANCOQUIN DÉCIDE



Yak Rivais

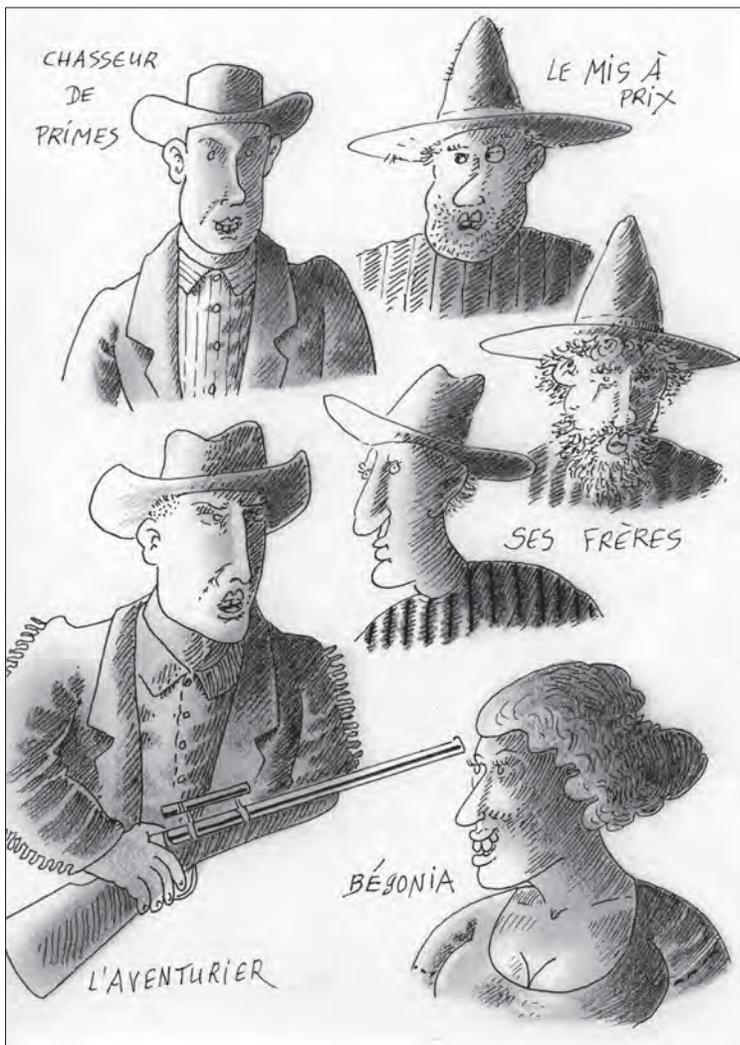


rancoquin
décide

(Francoquin 4)

Dessins de l'auteur

Sous la Cape



EN GUISE D'INTRODUCTION

Peu après la parution de Général Francoquin, je reçus de l'ORTF la commande d'une pièce radiophonique pour France-Culture, sur le personnage titre du roman. Avec le recul du temps, je pense qu'on attendait de moi une espèce d'illustration de mon livre. Je choisis de proposer une suite.

Cette pièce, acceptée, fut enregistrée par de bons comédiens (Jean Le Poulain, Jean-Pierre Marielle, Pascal Mazzotti, Christian Alers, Laurence Badie, Caroline Cler et quelques autres).

On y vit des « allusions » au gaullisme. La pièce, enregistrée en 1968 avant mai, fut donc reléguée au placard plus de deux ans. On cisaila les dialogues, on en ajouta pour faire dire à mes personnages autre chose, et comble : on ajouta un personnage. Je ne reconnus pas la pièce diffusée, truffée de musiques imbéciles pour faire « boulevard » : Petit papa Noël, Minuit chrétien, Il est né le divin enfant, j'en passe.¹

Le texte pourtant préparait bien la suite et le départ de Francoquin pour le Grand-Marécage.

J'ai repris la pièce (je ne l'avais pas enregistrée). J'ai récrit l'épisode sous la forme romanesque de Général Francoquin. L'intrigue se déroule en quelques heures dans la capitale du pays des frères Cyclopus, où Francoquin est en poste. Le lecteur y retrouvera quelques personnages, en rencontrera des nouveaux. Seuls les nouveaux venus sont portraiturés. Comme pour les premiers romans, tous avaient été dessinés avant l'écriture.

J'ai changé de titre. Je ne donne pas celui de la pièce, mieux vaut l'oublier!

Yak RIVAIS

1. J'ai eu souvent affaire à la censure, qu'il s'agisse d'écriture ou de peinture.



FLIC-FRAC

ZAZA

ABIGAIL

L'EMPEREUR

Chapitre I

N'a-qu'un-Œil s'entraîne Francoquin et Mistress Mary

Ce matin, le soleil est d'or. Sur le tas d'ordures à l'orée de la ville, N'a-qu'un-Œil s'exerce au tir au revolver. Un gros rat fuit lourdement à vingt mètres entre deux cartons d'emballages. N'a-qu'un-Œil pivote, pointe son colt et tire. Le rat couine, éjecté comme une boîte de conserve, aussitôt déchiqueté en l'air par une deuxième balle. N'a-qu'un-Œil se retourne en entendant le hennissement d'un cheval. Francoquin en descend.

- Salut général.
- Sale temps pour les rats. Tu t'exerces ?
- J'entretiens ma main. Les tueurs à gages sont des manuels.

*

N'a-qu'un-Œil s'est assis sur une caisse. Il démonte la culasse du revolver. Il nettoie. Francoquin a l'air soucieux.

- Quelque chose te chiffonne ?
- Un dilemme. Je me demande si je dois prendre le pouvoir chez nous.
- Joue à pile ou face.

– J’y ai joué tout à l’heure. J’ai égaré la pièce sous un meuble.

*

N’a-qu’un-Ceil lui tend le canon de son revolver et un écoute-villon :

– Frotte. Ça t’occupera.

Francoquin s’assoit sur une caisse voisine. Il astique le canon. Il soupire :

– J’en ai marre de voir toute cette clique réactionnaire diriger les affaires du pays, chez nous. Une bande d’arriérés bondieusards, profiteurs, exploiters, escrocs. Plus menteurs les uns que les autres et privilégiés. Justice corrompue à leur botte. Police domestique. Et des pauvres de plus en plus pauvres.

– Tu penses comme les Cyclopus ?

– Pas vraiment. Je pense au pouvoir, mais en même temps je me demande si j’y tiens vraiment. Si ça m’intéresse. J’hésite entre la dictature et la démocratie. Est-ce assez propre ? – Hum. Je veux dire : le canon de ton colt.

– Et tu demandes aux autres de répondre pour toi ? ricane N’a-qu’un-Ceil. Reluisant, merci. – Je parle du colt aussi.

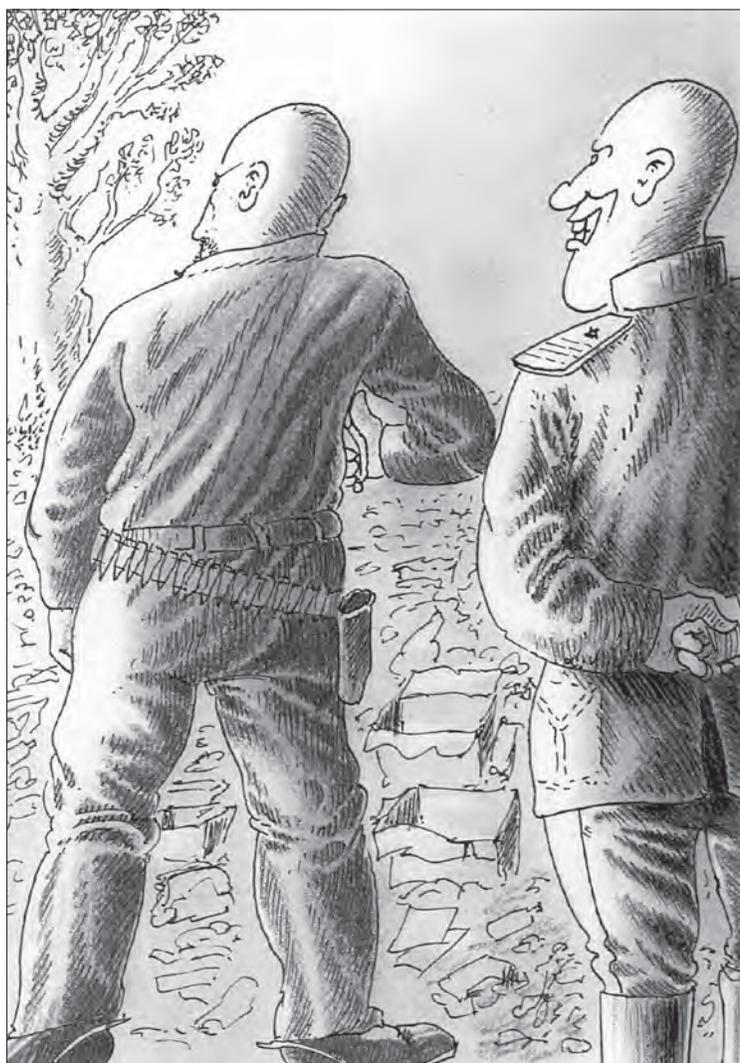
*

– À ton avis ? demande Francoquin. Quelles motivations poussent l’homme à la puissance ?

N’a-qu’un-Ceil hausse les épaules, évident :

– L’argent ou le désir d’en faire baver à ses concitoyens !

*



Un éclat de rire féminin. Mistress Mary entre en scène. Elle se déplace pesamment, le ventre proéminent :

– Pitié pour eux ! Vous philosophiez ? – Bonjour général.

FRANCOQUIN. – Bonjour Mistress. Ce bébé ? C'est pour quand ?

MISTRESS MARY, enjouée. – Il devrait être au monde depuis trois jours... Vous parliez politique ?

– Le général est comme toi, grogne N'a-qu'un-Ceil. Un accouchement difficile !

Il remonte son revolver, le fait basculer autour de l'index avant de le laisser retomber dans l'étui. Il s'immobilise. Deux cavaliers vêtus de chapeaux pointus et de ponchos bigarrés passent au pas de leurs chevaux, vers la ville. Les chevaux ont fait une longue course, ils ont de l'écume aux lèvres et sur le jabot. Les deux cavaliers font halte à la première bicoque. Vêtements poussiéreux. Un homme est barbu. Rouquin. L'autre lui ressemble, imberbe, et il est pied-bot.

– Qu'est-ce que c'est que ces deux... ? commence N'a-qu'un-Ceil.

Les deux types s'assoient sur le trottoir de bois.

– Qu'est-ce qu'ils attendent ? grommelle N'a-qu'un-Ceil.

Francoquin s'en désintéresse. Il s'adresse à Mistress :

– Que pensez-vous de la politique ?

– Il se demande s'il doit prendre le pouvoir chez nous, la renseigne N'a-qu'un-Ceil sans perdre les deux arrivants du regard.

– Vous le prendrez un jour, ne doute pas la jeune femme. (Puis, à Francoquin directement :) Vous vous y préparez. Auriez-vous l'intention d'intriguer ?

– Ah non.

– De prendre le pouvoir par la force ?

– Si je le savais ! Pour les Cyclopus, les choses étaient claires !

Une révolution! Ça permet de clarifier les idées! De radicaliser les forces!

N'a-qu'un-Ceil se retourne:

– Il en a marre des réactionnaires.

Francoquin soupire:

– C'est vrai. Des brigands en col blanc. Des charognards qui se repaissent de la misère des plus démunis avec la bénédiction des classes dirigeantes. Une injustice criante à tous les étages.

– Les Cyclopus ont déteint sur lui, dit N'a-qu'un-Ceil sans quitter de l'œil les deux crasseux qu'il voit entrer dans un bar. Mary, lui reproche-t-il subitement, tu ne devrais pas traîner dans la rue dans ton état.

Francoquin se lève. Mistress l'imitte.

– Rentrons-nous en ville? propose le général en lui offrant son bras. (Puis, avec un sourire grinçant:) Voulez-vous mon cheval?

– Dans son état! proteste N'a-qu'un-Ceil. À deux doigts d'accoucher!!

– Et alors? Trois jours de retard ne te suffisent pas?

Chapitre II

Le point de vue de Mistress Mary

Ils marchent dans la rue. Francoquin tient son cheval par la bride. N'a-qu'un-Ceil au passage reluque les chevaux fourbus des deux cavaliers. Il fait trois pas vers la minable cantina où les deux hommes sont entrés. Il observe brièvement l'intérieur. Murs blanchis à la chaux. Les deux types sont assis à une table. Un des types coupe sa viande, l'autre vide un verre de whisky sec, se ressert. Les deux hommes ont déposé des carabines contre le mur à côté d'eux. N'a-qu'un-Ceil rejoint Francoquin et Mistress :

– Je me demande ce qu'ils viennent faire en ville. Le barbu boit comme un trou, et le pied-bot est gaucher.

Francoquin ne lui répond pas. Il parle. Mistress Mary est sans doute la seule femme avec qui il peut tenir une conversation sérieuse. (Pas longtemps.)

– Vous pensez aussi que je subis l'influence des révolutionnaires d'ici ?

– Pourquoi pas ? Ils ont bien des choses à nous apprendre. Par exemple : ne vous ont-ils pas révélé que la politique ne se justifie que par son œuvre ? Prendre le pouvoir n'est qu'affaire de stratégie et, somme toute, à la portée de bien des médiocres appuyés sur des majorités conservatrices. En faire quelque chose est d'une autre envergure. Interrogez Cyclopus Hyn.

– En effet. Mais l'action des Cyclopus se greffait sur une

situation révolutionnaire. Alors que chez nous, s'il y a de l'injustice, de la misère, un désir de changement à part des grèves et des révoltes locales vite matées, le pouvoir semble bien en mains de l'Empereur et de ses acolytes!

– Tout ça peut changer très vite. Je vous prêterai des livres, si vous voulez?

N'A-QU'UN-ŒIL. – Et plus il lira moins il saura ce qu'il veut?

*

N'a-qu'un-Œil se retourne. Les deux inconnus ne sont pas ressortis du bar. Mistress sourit en marchant tandis qu'ils se dirigent vers le palais. Des chariots bâchés passent. Des boutiquiers ouvrent les boutiques. Des cavaliers vont et viennent, des soldats de l'APL. Mistress oblique vers le palais:

– Général, tous ici nous avons compris que vous étiez doué pour l'intrigue. Mais je ne pense pas que vous prendrez le pouvoir en usant de celle-ci. Vous voulez changer les choses. Et ce n'est ni l'appât du gain ni les honneurs qui vous motivent. Vous avez de l'admiration pour les Cyclopus.

Il acquiesce d'un signe de tête. Elle poursuit:

– Vous avez changé. Nous avons tous changé en passant la frontière. Nous venions d'un pays libéral bourgeois, « réactionnaire » comme vous dites, engoncé dans des pratiques corrompues, affligé d'une justice partielle, accaparement des richesses, de l'industrie, de l'agriculture, du commerce par des classes privilégiées, et nous entrons dans un pays révolutionnaire, où le sens de la liberté fraîchement acquise motivait encore les populations, où le désir d'émancipation était pris en considération, où le rejet de l'exploitation des plus pauvres était affiché.

Bref. Nous avons changé d'idéologie, plus ou moins, et vous, engagé dans l'action, plus que tout le monde.

Il hoche la tête. Elle tempère :

– Tout cela s'est fait dans les mouvements et les engagements de la vie quotidienne...

– Je redoute l'intrigue, murmure Francoquin. À vous, je peux l'avouer.

– Notre pays est à deux jours de cheval, elle remontre. Votre présence ici vous tient à l'écart des marchandages de là-bas, même si là-bas, votre image est dans les esprits. Mal définie, mais apte à susciter l'espoir. L'intrigue risque de venir à vous, et je pense que vous la repousserez. Il vous faudra affronter de nombreux adversaires et il vous restera la force. Je vous souhaite, dans l'intérêt de tous, d'être suffisamment soutenu par le plus grand nombre pour ne pas recourir aux moyens extrêmes.

Francoquin ricane amèrement :

– Votre raisonnement était mes scrupules.

– Elle le fait sciemment, dit N'a-qu'un-Ceil. Mary déteste la violence.

FRANCOQUIN, approuvant. – Je ne peux pas faire fusiller la moitié de la population. (Il rit, cynique et montrant les dents :) Je n'aurai jamais assez de munitions !

Puis :

– Au revoir, Mistress ! Tenez-moi au courant pour le bébé !

– N'a-qu'un-Ceil ? Tu me retrouves au palais ?

N'a-qu'un-Ceil regarde Mistress regagner le palais à petits pas tranquilles tandis que Francoquin enfourche son cheval. Lui-même fait alors demi-tour. Il se dirige vers la cantina où les deux cavaliers crasseux sont entrés. Il s'arrête à une centaine de pas. Les chevaux sont toujours à l'arrêt. Leurs propriétaires ne sont pas ressortis. Il fronce les sourcils.

Chapitre III

Un chasseur de primes scrupuleux

N'a-qu'un-Ceil a repris le chemin du palais. Il trouve Francoquin arrêté sur son cheval devant le saloon de La Bougresse. Il le rejoint.

– Qu'est-ce que tu attends? Tu m'avais demandé de te rejoindre au palais?

FRANCOQUIN. – Observe l'homme enchaîné à la lierne, devant le bureau du shérif.

Il se tient debout devant la barre de bois où l'on attache les chevaux, les bras de chaque côté de celle-ci, les poignets liés l'empêchant de filer. Il porte un poncho bariolé sur le dos lui aussi, un chapeau de paille à larges bords. Il a du sang séché sur le front, trace d'un coup donné avec un objet contondant. Il a une barbe de trois jours. Plutôt rousse. Francoquin, descend de cheval.

N'A-QU'UN-CÉIL. – C'est un type mis à prix. Son chasseur est sans doute allé chez le shérif, ou boire un coup chez La Bougresse.

Francoquin demande au type :

– Où as-tu été capturé?

L'autre lui accorde un coup d'œil torve, sans répondre. N'a-qu'un-Ceil hausse les épaules :

– Il n'est pas d'humeur à t'entendre. C'est toujours comme ça. Le mis à prix ne parle pas.

– Quelles idées peuvent bien tourbillonner dans sa tête?
 – Pas des idées. Des calculs. Il se demande comment se tirer d'aff... – Eh!

N'a-qu'un-Ceil s'interrompt. Il regarde le type. Il pivote et regarde la rue, plus loin.

– Quoi? demande Francoquin.
 – Attends-moi.

*

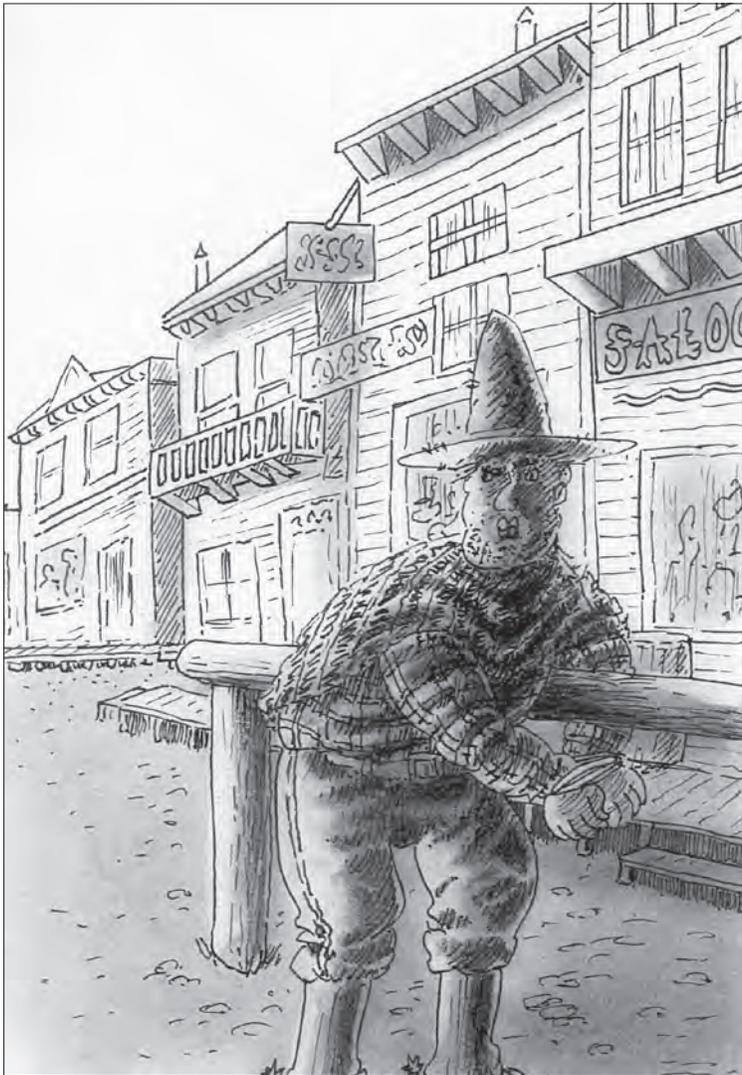
N'a-qu'un-Ceil se dirige vers le saloon. Il pousse les battants verts. Il entre. Peu de monde à l'intérieur à cette heure-ci. Un jeune homme est accoudé au bar, et c'est Bégonia, une des filles ainsi appelée à cause de la couleur de ses robes, qui le sert. Le jeune homme est soucieux devant un café. N'a-qu'un-Ceil s'approche du consommateur côte à côte. Il parle bas et sans le regarder, pour ne pas être entendu de la serveuse :

– C'est à toi, le paquet devant la porte?
 – Et après?
 – Ne t'excite pas. Il a des frères? Des complices?

Le jeune homme fait face à N'a-qu'un-Ceil :

– Je vous connais. De réputation.
 – Alors écoute-moi: il y a deux types louches qui sont entrés à la cantina, au bout de la rue, près du tas d'ordures. Ils ont fait une longue course, leurs chevaux sont fourbus.

– Un barbu? Et un pied-bot?
 – Oui.
 – Merci.
 – Le barbu boit. Le pied-bot est gaucher.
 – Merci.
 – Est-ce que ton mis à prix sait qu'ils te suivent?



– Certainement.

– Laisse-moi te donner un conseil. Si tu affrontes les deux autres ensemble, le gaucher se tiendra sur ta gauche parce que tu es droitier, afin de t'obliger à croiser ton tir.

Le chasseur de primes ne répond pas.

– Est-ce qu'ils te connaissent? continue N'a-qu'un-Œil.

– Non.

– Alors un deuxième conseil: ne les attends pas. Va au-devant d'eux. Ouvre le feu le premier dès qu'ils quitteront le bar. Abats le pied-bot d'abord, c'est le plus dangereux. Est-ce qu'ils sont recherchés aussi?

– Je n'en sais rien. Et légalement, je ne peux pas déclencher le feu. Il faut que je les attende, c'est ce que je fais ici, et que je me défende.

N'a-qu'un-Œil tourne les talons froidement:

– Si j'étais croyant, je prierais pour toi.

Le jeune le rappelle timidement:

– Attendez.

N'a-qu'un-Œil accepte, s'immobilise. Le jeune secoue la tête:

– Pourquoi dites-vous... ce que vous venez de dire?

– Tu portes tes colts trop haut, à hauteur de taille. Le temps que tu plies les bras pour les empoigner, les deux autres auront tiré. Et d'ici leur arrivée, tu n'as guère le temps de modifier tes habitudes. Si tu ne veux pas les devancer, crois-moi, relâche ton prisonnier.

– Je ne peux pas. Il irait les rejoindre et ils seraient trois contre moi. (Puis, presque suppliant :) Donnez-moi un conseil pratique...

– Cache-toi derrière ton mis à prix. Quand ils approcheront, ils hésiteront à ouvrir le feu à cause de lui, ça te donnera le temps de dégainer.

Le jeune hésite. Ça ne se fait pas. N'a-qu'un-Œil secoue la tête :

– Ce n'est pas chevaleresque, mais c'est mieux qu'une pierre tombale.

Il sort.

*

Il retrouve Francoquin remonté sur son cheval. Quelques badauds se sont attroupés à quelques pas pour contempler le mis à prix attaché. Des enfants lui lancent des cailloux. Un humaniste les disperse. Les dames s'éloignent. Francoquin constate :

– En somme, chasseur de primes, c'est un travail facile. Tous les coups sont permis ?

Ils se mettent en marche vers le palais.

– Détrompe-toi, répond N'a-qu'un-Œil amer. Capturer le mis à prix est une chose. L'escorter à destination, en est une autre. Et se faire payer une troisième. Car dans cette troisième étape, tu opères contre la loi. Pour les « honnêtes gens » qui financent, je parle de la police ou des édiles, un chasseur a moins d'importance que l'argent de la prime qu'ils lui doivent, fourrée dans leur poche plutôt que dans la sienne.

Chapitre IV

Le combat

Ils arrivent au pied de l'escalier de pierre au sommet duquel s'ouvre le palais entre les colonnes prétentieuses. Francoquin descend de cheval qu'il confie à un palefrenier. N'a-qu'un-Œil et le général gravissent l'escalier.

– Voilà ton palais, dit N'a-qu'un-Œil. Contrairement à son nom qui dit qu'il ne l'est pas, il l'est : laid.

– Tu exagères, plaisante Francoquin essoufflé. Ma femme hhh a fait repapiétrer hhh l'intérieur. Et l'escalier hhh de pierre extérieur ne hhh manque pas de majesté hhh. C'est égal hhh deux ou trois marches hhh auraient suffi.

*

Ils s'immobilisent à mi-pente. Francoquin se retourne vers la ville :

– Le chasseur de primes sort du saloon. Au fond, c'est terrible d'être enchaîné à un assassin dont la seule espérance de vie passe par ta peau !

N'a-qu'un-Œil regarde plus loin dans la rue. Le barbu et le pied-bot sont en marche en direction du saloon. Ils titubent tous les deux mais pas pour les mêmes raisons. N'a-qu'un-Œil retient Francoquin. En bas, le jeune chasseur de primes vient

d'écouter son conseil, et se tient debout derrière son mis à prix, qui se met à crier.

– Qu'est-ce qui se passe? demande Francoquin.

– Ne bouge pas. Le mis à prix appelle ses frères.

Revolver au poing, le pied-bot court en claudiquant entre les chariots et les passants. Les gens se réfugient avec affolement sur les trottoirs de bois, la rue se vide en quelques secondes. Le barbu suit plus lentement, d'un pas mal assuré.

– Le gamin a une chance, murmure N'a-qu'un-Ceil. N'attends pas, petit! N'attends pas!

– Hein? dit Francoquin.

Le chasseur s'est décidé à se réfugier derrière sa capture qui s'agite, se tortille, les bras refermés sur la lierne. Le pied-bot ouvre le feu pour obliger le jeune à reculer. Le barbu accourt en titubant. Il a sorti son revolver également. Il tire en l'air, l'imbécile.

– Tire! Tire! murmure N'a-qu'un-Ceil en crispant les poings.

Comme s'il l'entendait, le jeune a dégainé ses armes. Mais le mis à prix le bouscule, et le jeune est repoussé sur le côté. Le pied-bot ouvre le feu, le rate de peu. Le jeune, qui a ses revolvers à la main est maintenant en état de riposter. Il tire. Le pied-bot, fouetté au ventre, tourne sur place comme une girouette en plein-vent et s'écroule en arrière en lançant son arme en l'air. Mais le barbu arrive. Le jeune lui fait face en retard. Le barbu va tirer: à six pas, il ne peut plus manquer sa cible. Alors N'a-qu'un-Ceil sort son colt et le devance. Le jeune chasseur de primes reste les bras écartés, sans avoir eu le temps de riposter, face au barbu qui vient de recevoir une balle en plein front et s'abat.

N'a-qu'un-Ceil rentre son arme dans l'étui. D'en bas, le

jeune, bouche bée, le dévisage. Puis, il trouve le temps de le saluer en guise de remerciement.

*

N'a-qu'un-Ceil entraîne Francoquin à l'intérieur du palais :

– Zut! grogne-t-il. Avec ce bébé qui tarde à naître, je perds la main!

– Oh? doute Francoquin tout de même épaté par la performance à près de cinquante mètres.

– Je visais l'œil! peste N'a-qu'un-Ceil. Vivement que mon fils soit né que je retrouve la main!

Chapitre V

Thérèse dom Franquin

Les deux hommes sont dans la bâtisse imposante. Décors à lambris dorés. Tableaux anciens mythologiques graffités et portraits crevés par les révolutionnaires, mais restés accrochés. Thérèse dom Franquin, l'épouse du général, arrive en courant, affolée :

- On tirait! Qui tirait? La révolution recommence!
- « Continue », corrige Francoquin sans marquer d'arrêt.
- Bonjour, dit sa femme.
- Bonjour et au revoir.

N'a-qu'un-Ceil salue, au passage.

Thérèse répond. Elle appelle humblement, elle a tant de choses à se reprocher :

- Joaquin?

Il se retourne. Elle dit :

– Vous pourriez me dire quelque chose... Je suis votre femme après tout...

Il éclate de rire :

– Exact. APRÈS tout. Quand j'aurai tout expédié, je vous ferai signe.

N'a-qu'un-Ceil rattrape Francoquin dans le couloir :
 – Tu ne devrais pas lui répondre comme ça.
 – Ce n'est que ma femme. Si ma maîtresse me voit lui parler, elle me fera une scène.

*

Ils sont devant la porte des appartements du général, qui ouvre. Thérèse dom Franquin est restée à l'extrémité du couloir.

N'A-QU'UN-CÉIL. – Tu aurais pu lui dire deux mots. Même des banalités. Tiens : lui parler politique. Pour voir...

– Elle s'en moque. Bon. J'y vais. Entre et attends-moi, tu sais où est le whisky. Sers-nous.

Il revient sur ses pas, laissant N'a-qu'un-Ceil.

*

Il retrouve son épouse, touchée de le voir revenir :

– Joaquin. Vous êtes revenu ?

– Que pensez-vous de la politique ?

– De la...

– Oui ! De la po-li-tique !

– En quoi suis-je concernée ?

– Croyez-vous que je prendrai le pouvoir dans notre pays ?

Elle applaudit :

– C'est une excellente nouvelle !

Il tape du talon sur le plancher :

– Je n'ai pas dit que j'allais le faire ! Je vous l'ai seulement demandé !

THÉRÉSA, aimable. – Mon autorisation n'est pas nécessaire. Faisez à votre idée.

FRANCOQUIN, énervé. – Croyez-vous que j'aie des raisons VALABLES de m'en emparer?!

– L'empereur pour l'accaparer n'a pas de raisons plus valables que vous pour le confisquer! Je cours faire mes bagages! Mais... (Elle appelle, car Francoquin s'enfuit à longues enjambées en se tenant la tête à deux mains.) Joaquin? Joaquin?

Chapitre VI

De la lecture pour le général

Francoquin rentre chez lui, claque la porte. Quelqu'un, arrivé derrière lui, l'appelle à travers celle-ci, du couloir :

– Patron! Mon général!

Francoquin s'empare du verre que lui tend N'a-qu'un-Œil. Ils trinquent. On frappe à la porte. Francoquin implore son lieutenant :

– Si c'est encore elle, je ne suis plus là! Réponds que je suis sorti par la fenêtre!

– De cette hauteur-là? fait N'a-qu'un-Œil.

Il se dirige néanmoins vers la porte et demande :

– Qui est là?

– C'est moi, Max! répond-on à travers la porte.

N'a-qu'un-Œil ouvre la porte. Max entre, son bonnet de fourrure sur la tête. Il est seul et porteur d'une pile de livres :

– C'est de la part de Mistress. Elle en tient encore une trentaine à votre disposition. Où les mets-je?

– Où tu veux.

Max lâche tout dans un coin. Il se retire. Francoquin ouvre un livre au hasard :

– Écoute ça. « *On ne conspire pas seul, et ceux avec qui on partage les périls de l'entreprise sont des mécontents, qui souvent par l'espoir d'une bonne récompense dénoncent les conjurés, et font avorter leurs desseins.* » Les canailles!

– Donc pas de conspiration ?

– Pas avec des canailles !

N'a-qu'un-Œil a ouvert un livre lui aussi :

– Écoute ça. « *La théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire, de même exactement que la pratique devient aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire.* » (Perfide :) Qu'en penses-tu ?

Francoquin, bougon :

– Des truismes bons pour les discours. Écoute-moi ! (Grandiloquent, démagogue, il fait des gestes d'avocat d'assises en haussant la voix :) « *Le grand point, Messieurs, c'est que justement pour le réformiste, le bavardage sur la révolution bourgeoise achevée ne sert qu'à couvrir avec des paroles l'abandon de toute révolution !* »

Clac ! Il ferme le livre et le jette. N'a-qu'un-Œil en ouvre un autre, même jeu :

– À moi ! « *Si l'on parle de dictature, Messieurs, il s'agit de la dictature de l'immense majorité du pays, et cela se confond pour nous avec la véritable démocratie. Quand vous aurez obtenu l'accord du pays, si des résistances se présentent devant vous, vous les briserez ! mais ce ne sera pas, Messieurs, de la dictature au mauvais sens du mot ! vous aurez simplement rempli le mandat que le pays vous aura confié !* »

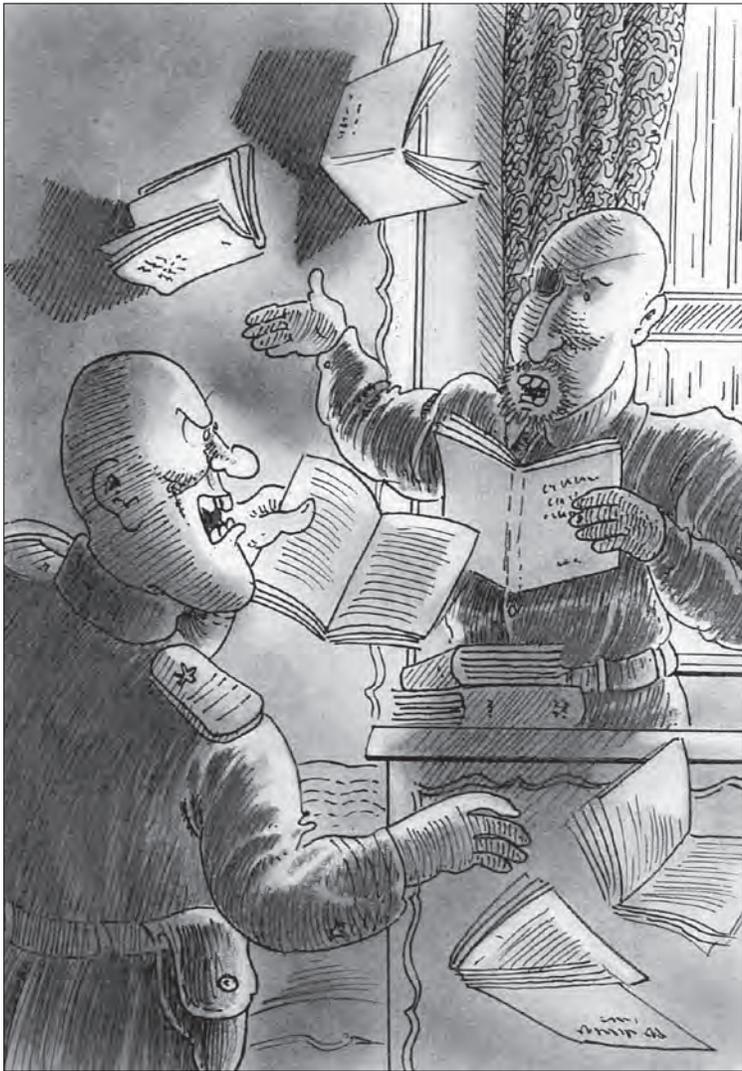
Clac, et livre jeté.

On frappe à la porte avec insistance. Max appelle :

– Mon général ! Ouvrez ! C'est moi, Max !

*

FRANCOQUIN à N'a-qu'un-Œil. – Tu ouvres. S'il apporte d'autres livres, tu l'abats.



Chapitre VII

Un visiteur enrhumé

N'a-qu'un-Ceil ouvre la porte. Max est de retour dans l'em-brasure, son bonnet de fourrure à la main :

– Il y a le chef de la police...

FRANCOQUIN. – Le chef de la police?

– ... de votre pays...

FRANCOQUIN. – Il est là? Où l'as-tu vu?

– Il est venu vous faire une visite impromptue et il est enrhumé et... – Vous voulez que je le vire?

Bruit de pas dans le couloir et éternuements.

MAX. – C'est lui. Je me retire. Si vous avez besoin de moi, je serai chez La Bougresse, vous n'aurez qu'à suspendre un drap propre à la fenêtre.

Il sort et referme la porte derrière lui.

*

On frappe. Trois coups espacés, comme au théâtre, entrecoupés d'éternuements. Francoquin se dirige vers la porte pendant que N'a-qu'un-Ceil s'assoit derrière le bureau du général. Francoquin ouvre la porte. Entre un homme bedonnant, nez busqué tout rouge et suintant, lèvres lippues, menton fuyant, cheveux noirs plaqués en arrière. Il se tamponne les narines avec un mouchoir trempé. Il éternue :

– A-A-A-Att... choum! Quelle bisère! Cinq bouchoirs deufs trempés à tordre depuis ce ba-a-att...

FRANCOQUIN, prévenant. – ...racien? (L'autre: baaatt...)...
iment?

– ... choum! Depuis ce batin.

Il se mouche en trompette.

FRANCOQUIN. – Quel courant d'air vous amène? Gardez vos distances.

Le chef de la police éclate de rire:

– Ça be débange! Ce pays ne be réussit pas! J'ai a-a-att...

Il n'éternue pas. Francoquin soupire:

– Un coup pour rien.

– ... attrapé ça à la frontière. Ah! Vous crûtes que j'éterdue-rais? Sachez qu'il est impossible de prévoir mes bouvebents!
A-a-att... choum! Quelle bisère! Voyez bon costube!

– Un bavoir, concède Francoquin.

*

– Mais? Vous vîntes me visiter à quel propos?

– A-a-a-tt... A-a-a-att...

Francoquin lui tend son mouchoir:

– Prenez le mien, il est sec. Il s'appelle «reviens».

– Berci! A-a-att... (Des coups retentissent, frappés à la cloison.) Que signifient ces coups?

FRANCOQUIN. – Les voisins.

Il compte les coups sur ses doigts en épelant l'alphabet. Il traduit:

– H - V - 7 - X - i - T!

*

– Perbettez que je be présente. (Il claque des talons avant de décliner son identité :) Flic-Frac. Chef de la Police de Son Excellence.

FRANCOQUIN, même jeu. – Alvarez Felipe dom Franquin, Général d'Armée Militaire et Gouverneur. Disez-moi « Mon général » quand vous me parlez.

FLIC-FRAC. – Vous tenez à votre grade. Hé! Psychologue, je suis! Et balin! Déjà, tout petit, je bouchardais bes cabarades à l'école pour avoir des ibages. J'en avais autant que le prebier de la classe! (Il se mouche après avoir esquissé un éternuement qui ne se produit pas.) Bon. Je crois que c'est passé.

– Que me vaut l'honneur de votre visite?

*

Le chef de la police renifle. Comme il regarde la bouteille de whisky sur la cheminée, N'a-qu'un-Ceil lui apporte un verre. Il boit.

– Il s'agit d'une visite abicale. Hum. C'est bon pour le rhube, le whisky. Son Excellence désirait savoir si les produits et le batériel agricole étaient bien arrivés et...

– Bien arrivés, coupe Francoquin. Quelques produits en état de putréfaction – vous de même, je suppose? (L'autre rit.) Vous n'allez pas prétendre que vous avez entrepris ce voyage pour m'entretenir d'un transport?

– Bais si!

– Vous plaisantez?

– Bais non!

*

Francoquin s'énerve. Il commande :

– N'a-qu'un-Ceil ! Fous-le dehors !

N'a-qu'un-Ceil s'est levé. Il empoigne le chef de la police par-derrière par le col de son veston et le haut de son pantalon. L'autre s'effraie :

– Holà ! Ne vous fâchez pas ! Lâchez-boi ! Att-att... Dites à votre secrétaire de be lâcher ! Att- att- att... choum !

Chapitre VIII

Une visiteuse. Des complications

On frappe à la porte. Francoquin répond :

– Oui, entrez !

Entre une jolie femme blonde décolorée, à la voix traînante et vulgaire, habillée franchement de satin rouge et de dentelles noires comme une fille de saloon. Elle se déplace en godillant des hanches.

– Saaalut !

– Qui êtes-vous ? râlè Francoquin. Qu'est-ce que vous...

– Berbettez ! intervient Flic-Frac qui profite de l'entrée de la fille pour se libérer. Que je fasse les présentations ! Ba nièce, Zaza. Zaza, je te présente le gédéral Franquin et son secrétaire. Tu n'aurais pas un bouchoir dans ton sac ?

ZAZA, voix traînante. – Une liasse de faux paaaapiers que vous m'avez procurés pour paaasser la frontière. Ça iraaa ?

– Berci. Hum.

Il se mouche bruyamment. Francoquin se fige au garde-à-vous.

– C'est chaque fois pareil quand j'entends le clairon.

*

Zaza rit.

– Bon, je vous quitte, dit Flic-Frac. On se reverra pour parler?

FRANCOQUIN. – Politique?

L'autre ricane, se mouche. Il se dirige vers la porte de sortie.

Francoquin le rattrape :

– Vous oubliez votre « nièce ».

Flic-Frac se frappe le front du plat de la main :

– Où avais-je la tête!

Il siffle Zaza comme un chien, deux doigts dans la bouche.

Elle se meut en se dandinant :

– Ça vaaa! J'aaarrive!

Ils sortent.

*

Francoquin s'est laissé tomber dans un fauteuil de velours.

– Que penses-tu du policier? Il intrigue?

– C'est le métier qui veut ça, dit N'a-qu'un-Ceil. Si tu ne vas pas à leurs saletés, elles te recherchent. (Il chuchote :) Il jette sa prétendue nièce dans tes draps, une courtisane à mon avis, pour qu'elle y recueille tes confidences. Je parie qu'ils écoutent aux portes. Parle à voix haute, je vérifie.

FRANCOQUIN, haussant la voix. – Très sympathique, ce chef de la police si tu veux mon avis...

N'a-qu'un-Ceil ouvre la porte. Il attire brutalement le couple dans l'appartement.

FRANCOQUIN. – On espionne?

Flic-Frac se mouche. – C'était pour connaître heu vos dispositions d'esprit et...

FRANCOQUIN. – On conspire?



FLIC-FRAC. – Eh bien... là-bas...

FRANCOQUIN, même ton. – Là-bas...

FLIC-FRAC. – Au pays...

FRANCOQUIN. – Au pays...

FLIC-FRAC. – ... dous avons pensé...

FRANCOQUIN. – Vous n'éternuez plus? Qui ça « nous »?

FLIC-FRAC. – Nous sobbes plusieurs qui pensions...

FRANCOQUIN. – Simultanément? ça devait aller plus vite!

Zaza rit.

FLIC-FRAC. – ... quelques-uns...

FRANCOQUIN. – Qui pensaient?

FLIC-FRAC. – Enfin... qui parlions de vous cobbe ça entre dous dans les couloirs et...

FRANCOQUIN. – Dans les couloirs?

FLIC-FRAC. – ... du palais, et bêbe ailleurs, et dous avons pensé à vous... pensé que vous... dans l'éventualité heu, pour le cas heu... pour le cas où... pour le cazoù les...

FRANCOQUIN, déclenchant le fou rire de Zaza. – Le cassoulet c'est pas mauvais non plus!

N'A-QU'UN-CŒIL, évident. – C'est de la cuisine.

Flic-Frac saute sur le mot:

– C'est cela! Exactebent! C'est exactebent ce que je déclarais à bes abis: le gédéral Franquin heu – excusez ba franchise, une fois n'est pas coutube – le gédéral Franquin, leur disais-je, il est tranchant, hein, c'est un bilitaire qui sait ce qu'il veut, voilà un hobbe qui n'aibe pas la cuisine et... bref, dous avons pensé...

Francoquin éclate:

– Vous avez pensé à moi pour laver la vaisselle!

FLIC-FRAC, penaud. – Heu...

– Sortez!

– Laissez-boi parler!

– N’a-qu’un-Ceil! Fous-moi ça dehors! Conduis-le dans ses appartements!

N’a-qu’un-Ceil attrape derechef le chef de la police par le col et le pantalon. Zaza éclate de rire. Le chef de la police est flanqué dehors sans façon, et la porte claquée. D’émotion, il éternue de l’autre côté. N’a-qu’un-Ceil l’entraîne. Francoquin constate, fataliste :

– Il va falloir passer la serpillière dans le couloir.

Chapitre IX

La maîtresse de Francoquin

Francoquin pivote en se frottant les mains, avec un sourire dents pincées :

- Et maintenant Zaza, z'à nous deux !
- Je me dénuuude ou je gaaarde mes bottes ?

*

Francoquin ne mange pas de cette soupe-là :

- Que pensez-vous de la politique ?
- C'est une paire de souliers vernis pour ceux qui rêvent de baiser les autres en maaarchant dans le crottin. Des gants de saatin blanc pour ceux qui paaalpent l'aaargent des craaa-pules.

- N'en jetez plus. Dites-moi : le chef de la police, c'est votre oncle ou vous êtes sa nièce ?

- On ne peut rien vous caaacher !

Il tire de sa poche une poignée de dollars en monnaie sonnante :

- Dans quel but précis vous a-t-il introduite chez moi ?
- Dites donc, vous ! Je suis courtisaaane, pas espionne ! Faudrait paaas confondre !

Francoquin fait sauter les pièces dans ses mains sous le nez de la fille :

– La jolie musique! Do mi sol do! J’écoute!

La porte est ouverte, soudain. Francoquin relève la tête:

– Abigail! C’est toi?

ABIGAIL, furieuse. – Je t’y prends à soudoyer les putes!

FRANCOQUIN. – Je vais t’expliq...

ZAZA. – C’est votre femme?

ABIGAIL, criant. – On me le disait, je refusais d’y croire. Je lui faisais confiance. Je venais seulement vérifier. Et que vois-je? Si je vous imaginais brandissant une bourse au nez de cette catin!

FRANCOQUIN. – Mais, Abigail, m’n’amoûtûr!

ZAZA. – Dites donc, vous!

ABIGAIL. – Ma main sur votre repoussant museau!

Elle gifle Francoquin, qui ne s’y attendait pas. Et elle sort. La porte claque aussi.

*

Zaza riait. N’a-qu’un-Ceil revient.

– Ton policier t’excuse. C’est un intrigant de la pire espèce. Il avale tout sans sourciller. Qu’est-ce que cette perruche a à rire?

– Hélas...

– J’ai croisé Abigail. Elle n’avait pas l’air à la fête.

– Hélas...

Zaza rit à gorge déployée. Francoquin se fâche:

– N’a-qu’un-Ceil! Bâillonne-la! Ligote-la! Enferme-la dans le placard! Jette la clé sous le lit!

*

Zaza protestait dans le placard. On l'entendait mal. N'a-qu'un-Œil regarde Francoquin, l'air soupçonneux. Il désigne le placard du pouce :

– Je viens de croiser Abigail. Qu'est-ce que tu as fait à cette fille ?

– Rien ! réplique Francoquin. Abigail m'a surpris en sa compagnie et... Je te jure que je n'y touchais pas. Je lui proposais de l'argent et... (N'a-qu'un-Œil éclate de rire...) Il faut que je parle à Abigail.

*

Ils sortent. Ils marchent dans le couloir. Thérèse dom Francoquin stationne devant sa porte. Francoquin l'évite. Elle essaie de l'intercepter :

- J'ai entendu des cris chez vous, Joaquin.
- Quelques essais de voix.
- Monsieur N'a-qu'un-Œil, comment se porte Mistress Mary ?
- Elle est enceinte, madame, comme vous savez peut-être, et se dispose à accoucher.
- Elle a raison. Il ne faut pas contrarier la nature.

Chapitre X

Attention, danger

Les deux hommes s'immobilisent dans l'entrée. Dehors, sur le parvis, Double-Mouche est adossé à une colonne de pierre. N'a-qu'un-Œil le désigne à l'attention de Francoquin :

- On dirait qu'il attend quelqu'un.
- C'est un anarchiste, grogne Francoquin sans rapport avec la remarque.

- Anarchiste, ce sont ses ennemis qui le prétendent, objecte N'a-qu'un-Œil.

Ils avancent, s'apprêtent à passer le seuil de la porte. Double-Mouche les a repérés.

Il étend le bras dans leur direction, paume en avant doigts écartés en nervures de platane pour les maintenir dans l'ombre. N'a-qu'un-Œil le hèle :

- Politiquement, qu'est-ce que tu es au juste ?
- Perplexe. N'avancez pas.
- Les autres te reprochent d'être anarchiste.
- Calomnies. Je me plais bien dans le désordre et la confusion. Tu veux un cigare, il vient de ton pays. Ne bougez plus.

Ils s'arrêtent, dans l'ombre. Double-Mouche est au soleil. Il observe la rue, les façades des maisons en face du palais.

- Qu'est-ce qui se passe ? demande Francoquin.
- Le chef de ta police est venu te rendre visite ?
- Ça me regarde. Je suis au courant de tout.

– Ah oui? goguenarde Double-Mouche. En ce moment, les travailleurs des mines de ton Empereur sont en grève des deux côtés de la frontière. Tu es au courant de ça aussi?

– Forcément.

– Vous voulez un cigare?

Francoquin avance. Double-Mouche étend le bras comme précédemment.

– À ta place je n'avancerais pas.

– Et pourquoi? s'énerve Francoquin.

– Je t'explique.

Posément, Double-Mouche allume un cigare pour lui-même. Il jette l'allumette.

– Ton flic est arrivé en ville avec une fille et quatre militaires d'escorte. Tu me suis?

Francoquin et N'a-qu'un-Ceil échangent un regard. Qu'est-ce que sait Double-Mouche qu'ils ignorent? Francoquin se reprend:

– Je t'écoute.

– Le flic et la fille sont entrés au palais. Tu les as reçus. Les quatre hommes d'escorte ont pris pension chez La Bougresse, Bégonia vient de me le confirmer. Ils y sont actuellement.

– Va toujours.

– Peu de temps après, sont arrivés deux cavaliers. Je continue?

– Va toujours.

– Des civils bien rasés, coiffés en brosse, bottes cirées, impeccables.

– Donc des militaires? conclut N'a-qu'un-Ceil.

Double-Mouche opine. Francoquin fronce les sourcils.

– D'où venaient-ils?

– Du même pays que ton flic et la fille. Mais pas avec eux.

– Et alors?

– Ils ont laissé leurs chevaux à l'écurie, des chevaux de votre armée, Surgé a vérifié les fers. Je continue, ça vous intéresse ?

– Sois précis.

– Les deux militaires en civil portaient des tenues de daim, et chacun disposait d'un fusil longue portée à tuer les bisons. Ils ont pris pension, non avec les autres, mais dans le petit hôtel en face du palais. Là. Au deuxième étage. (Il indique l'endroit d'un coup de menton derrière lui au soleil.) Juste en face des fenêtres de ton appartement.

– Hein ? dit N'a-qu'un-Ceil.

Il se déporte et tâche de scruter la place derrière une colonne.

– Attends, dit Double-Mouche. Je suis entré dans l'hôtel après eux. Ils n'en étaient pas sortis. Je suis monté dans leurs chambres. Ils ne les occupaient pas. J'ai donc inspecté. Rien. Pas de bagages. Pas de documents. Dans le couloir, l'échelle qui permet d'accéder à la terrasse était adossée au mur sous la trappe. J'ai emprunté l'échelle. En silence.

Francoquin et N'a-qu'un-Ceil sont attentifs. Silencieux aussi.

– Arrivé au haut de l'échelle, raconte Double-Mouche, j'ai soulevé doucement la trappe...

Et il s'interrompt :

– La suite t'intéresse ? Je t'en fais cadeau contre 100 dollars.

– 50, riposte Francoquin.

– D'accord. Va pour 50.

Il tend la main. Francoquin souffle par le nez. Il paie. Double-Mouche empoche et reprend en fumant son cigare :

– Un des deux civils militaires était sur la terrasse, posté derrière les planches de l'enseigne de l'hôtel. Il avait en mains le fusil à bison avec une lunette et il observait ta fenêtre.

Francoquin éclate :

– Quoi!!

N'a-qu'un-Ceil veut se lancer sur les traces de l'individu.
Double-Mouche les retient :

– Attendez. Je n'ai pas fini.

– Abrège! crie Francoquin.

– J'ai ouvert la trappe et j'ai foncé sur le type. Surpris, il a pivoté vers moi sur un pied.

Il se tait. Il fait une grimace.

– Et quoi? crie Francoquin.

– Je suis rentré dedans. Il a perdu l'équilibre. Les planches de l'enseigne ont cédé dans son dos.

De l'index, il désigne une ruelle à côté de l'hôtel. Une bâche verte est étendue à terre dans l'ombre, une botte astiquée en dépasse.

– Il est mort? demande Francoquin.

Double-Mouche acquiesce :

– J'ai confisqué le fusil. Je suis descendu dans la ruelle. Le type n'avait rien dans ses poches. Pas de papiers. Pas d'argent. Juste quelques dollars et des cigares de chez vous.

Il mime l'appropriation des dollars, avec un geste d'excuse.
Francoquin tend le doigt :

– Attends! Tu dis qu'il était posté devant ma fenêtre?

DOUBLE-MOUCHE. – L'assassinat est la continuation de l'intrigue par d'autres moyens.

– Attends! dit N'a-qu'un-Ceil. Tu as dit qu'ils étaient deux.

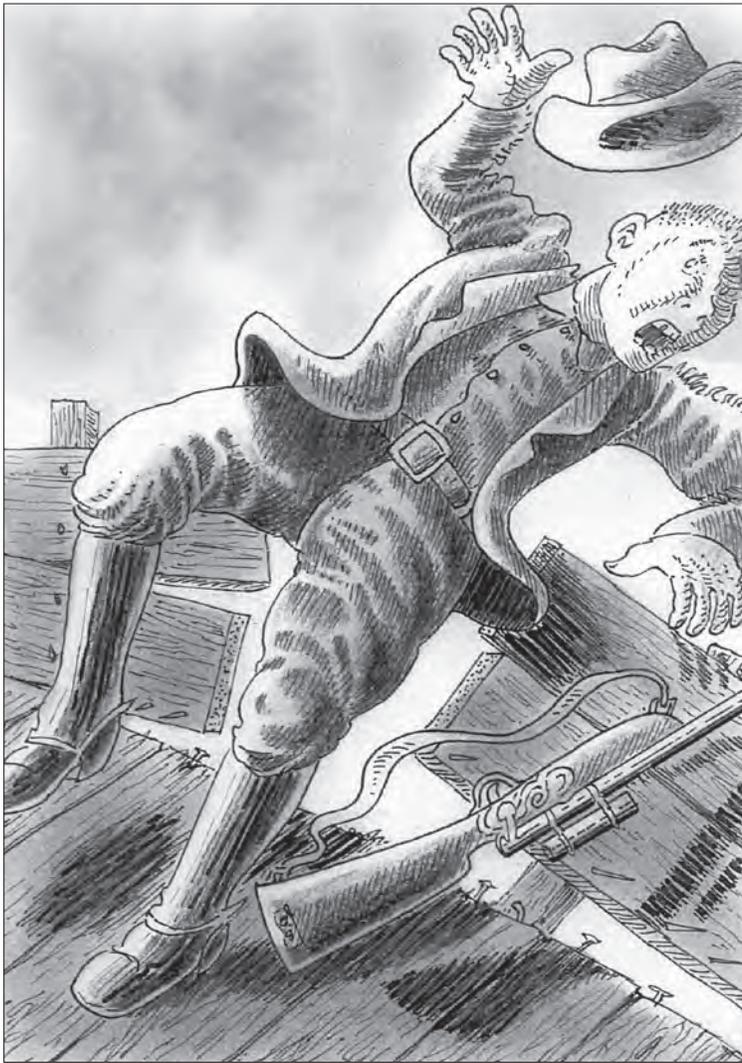
DOUBLE-MOUCHE, évident. – C'est pour ça que je vous déconseille de flâner dans la rue.

– Tu n'as pas eu le deuxième?

– Non. Il était sur un toit voisin. En voyant son compère plonger, il a pris la fuite et je ne l'ai pas revu.

– Tu n'as pas retrouvé le fusil?

Signe que non.



– Tu ne sais pas où est allé le type ?
– Mes gars le cherchent, l'un fait le guet à l'écurie. Et j'ai alerté les filles des saloons. Un homme impeccable en costume de daim, bottes reluisantes et carabine à buffle, ça ne passe pas inaperçu.

Francoquin est soucieux.

– Tu penses que c'est moi qu'il visait ? Pourquoi n'accompagnaient-ils pas Flic-Frac ? Est-ce qu'ils agissaient de leur côté pour le compte de quelqu'un d'autre ? À y repenser, à aucun moment le flic n'a tenté de me faire approcher des fenêtres. Ni la fille. Pour qui ces deux tueurs travaillent-ils ?

Chapitre XI

Double-Mouche et la politique

– Pour l'Empereur? suggère N'a-qu'un-Ceil. Pour te faire remplacer ici. Il aurait mis ton assassinat sur le compte des rebelles de l'APL.

Double-Mouche fait la moue :

– Pourquoi pas? Dans votre système présidentiel corrompu, toutes les truanderies sont viables! Bassesse et lâcheté! Des nuées de larbins à la botte inventent des combines et des lois pour permettre aux crapules mandatées de commettre leurs méfaits sans être poursuivies! Alors un attentat, tu parles! Le coup peut aussi bien venir d'un rival du flic pour le supplanter, que d'un autre intrigant pour discréditer votre « Empereur »! S'il n'y avait que moi, je collerais toutes ces fientes au mur et je tire la chasse d'eau!

N'a-qu'un-Ceil éclate de rire :

– Toujours des solutions atroces!
– C'est un anarchiste, constate Francoquin.
– Et? se renseigne incidemment N'a-qu'un-Ceil. Qu'est-ce que tu ferais dans l'affaire des mines dont tu nous parlais tout à l'heure?

– Il n'y a que deux solutions! Soit tu fais fusiller les grévistes, c'est la solution dont rêvent les politicards de chez vous sans oser y recourir. Soit tu fais fusiller leurs patrons, c'est la solution qu'ils sont payés pour ne jamais appliquer! Mais la

plus économique est évidemment la deuxième, parce que des patrons ça se remplace, alors que ceux qui travaillent... !!

*

Double-Mouche souffle un nuage de fumée :

– En tout cas, une chose est sûre : le deuxième « chasseur de bison » aurait pu me tirer dessus avant que je le repère. Il ne l'a pas fait.

– Et alors ? dit N'a-qu'un-Ceil.

– Alors, conclut Francoquin, Double-Mouche dit vrai. Les deux types sont en mission. Tirer sur Double-Mouche équivalait à renoncer à exécuter cette mission. Les bandits !

Double-Mouche éclate de rire :

– Croyais-tu que ceux qui ont enregistré tes premiers succès comme des échecs personnels te laisseraient jouer le jeu à ta guise ? Ils rêvent de t'écraser ! Tu te demandes si un jour tu prendras le pouvoir, mais tu n'as déjà plus le choix ! Au fur et à mesure que les intrigants te feront des avances, leurs complices jaloux te tendront des pièges ! Comment as-tu reçu ton chef de la police ?

– N'a-qu'un-Ceil l'a mis à la porte.

– Tu fais des progrès.

– Je ne sais pas. Je sais que je m'engage quoi que j'entreprenne, avant de connaître la solution, et je n'ignore pas que je ne peux la connaître sans m'être engagé. De toute façon, si je jouais le jeu des intrigues, je me débarrasserais de mes complices le moment venu !

– Erreur ! Tu serais le complice de tes complices ! Je te tiens, tu me tiens par la barbichette... Même tes vrais amis auraient des droits sur toi !

– Ça c'est faux ! N'a-qu'un-Ceil ? Dis à cet anarchiste que vous me laisserez libre !

N'A-QU'UN-CEIL. – Tu rêves ?



Chapitre XII

Dans la rue. Une mission pour Max

Francoquin descend l'escalier. N'a-qu'un-Ceil suit Double-Mouche. De temps en temps, le général anarchiste échange des regards avec des hommes à lui sur la place. Francoquin emprunte la rue principale. Il se déplace sur le trottoir de gauche : rien à redouter d'un tireur embusqué sur les toits du même côté. N'a-qu'un-Ceil, le suit à dix pas, les mains sur ses colts, le regard fixé sur les fenêtres, les terrasses et les toits opposés, côté droit. Francoquin passe devant le saloon de La Bougresse à l'instant où Max en sort, son bonnet de fourrure sur la tête.

– Max. Tu tombes à propos.

Il continue de marcher vers la petite boutique de vêtements d'Abigail. Max le suit, étonné de voir N'a-qu'un-Ceil en fonction derrière eux. Double-Mouche déambule en parallèle sur le trottoir opposé de la rue, et surveille de là les façades et les toits des constructions près desquelles progresse Francoquin.

– Il y a un problème ? il demande en désignant N'a-qu'un-Ceil et le général anarchiste du menton.

– Rien de grave, dit Francoquin. Un type veut m'abattre.

– J'aime mieux ça, dit poliment Max.

Sur leurs pas, N'a-qu'un-Ceil sinue entre les passants.

– Et? s'enquiert Max. C'est au sujet du policier que vous voulez me parler?

– Non. Il y a une fille volcanique et un peu folle bâillonnée, ligotée et enfermée chez moi dans le placard. Tu trouveras la clé sous le lit.

– Pardon?

– Libère-la.

– Et quel risque cours-je?

– Aucun. Tu lui feras miroiter quelques billets.

– J'en suis démuné.

– Emprunte à Double-Mouche.

– C'est un anarchiste.

– Délivre la fille sans agiter de carotte. Menace-la. Un peu d'imagination!

Max s'effraie:

– Quel genre de fille est-ce? Une matrone aigrie?

– Une jeune femme énervée, mais accorte et de bonne famille. C'est la nièce du chef de la police.

– Raison de plus pour faire miroiter les dollars.

Francoquin pile sur place, tire deux billets de sa poche:

– Bon. Voilà 20 dollars. Que je ne te revoie plus.

– 20 dollars pour une fille de bonne famille?!

– Bon. En voici 30, et réflexion faite, en voici 50. Couche avec et fais-la parler. Je veux savoir pourquoi le flic me la jetait dans les jambes et je veux savoir si les tueurs qui me courent après sont à son service. Et ne t'avise pas de rentrer bredouille.

– J'y vais! J'y cours! Vive le général Franquin!

Chapitre XIII

Dans la boutique d'Abigail

Avant d'entrer dans le magasin de confection d'Abigail, Francoquin échange un regard avec N'a-qu'un-Ceil et avec Double-Mouche. Les deux secouent la tête. Rien repéré. Double-Mouche poursuit sa route. N'a-qu'un-Ceil s'adosse au salon de coiffure voisin. Francoquin pousse la porte du magasin, la petite sonnette le salue :

- Abigail?
- Sortez, monsieur.
- Je veux te parler. À quoi sert ce fusil?
- Sortez!
- Abigail? M'n'amoûûr?
- C'est de l'abus! Suis-je ou non ma maîtresse?

FRANCOQUIN, hilare. – La mienne!

ABIGAIL, prise de court. – Ça! C'est fini! Terminus! Tout le monde descend!

Francoquin badine. Il chantonne :

– On dit cela mais on ne pourrait pas se passer de son petit général qui...

Le coup de feu claque. Francoquin se jette au sol. À la seconde, N'a-qu'un-Ceil surgit dans le magasin, colt au poing. Trois secondes plus tard arrivent deux gars de l'APL. Tout le monde braque ses armes sur la jeune femme qui tient encore le fusil fumant.

– Mince alors! fait Abigail, pâle et ébaubie.

Francoquin se relève, la rassure :

– Ce n'est rien. Ça va. Tout va bien.

Ils ressortent. Abigail se laisse tomber sur une chaise, jambes coupées, subitement inquiète :

– Que se passe-t-il ?

– Rien, dit Francoquin. Tout va bien.

Elle jette un coup d'œil dans la rue à travers la vitre entre deux mannequins. Plusieurs gars de l'APL sont sur les deux trottoirs, outre N'a-qu'un-Ceil. Elle s'alarme :

– Il se passe quelque chose !

Elle comprend soudain. Elle se jette contre Francoquin avec affolement :

– Joaquin !

Il la console. Il la cajole.

– Ce n'est rien, j'ai dit... On cherche un... – Oh! Fédor Yashpoutine !

Il abandonne Abigail. Dans la rue, le général Yashpoutine passe à cheval comme à la parade. Francoquin ouvre la porte à sonnette du magasin. Il appelle :

– Général! Général Yashpoutine! Je voulais vous voir!

Fédor fait pivoter son cheval. Il en descend raidement. Abigail s'est rapprochée :

– Tu as besoin de son point de vue? murmure-t-elle. C'est un homme glacial.

– C'est aussi un des chefs de la révolution, qui plus est un théoricien. Je t'en prie, sois aimable avec lui...

– Et cette fille? minaude-t-elle. À qui tu offrais de l'argent?

– Une espionne. Je cherchais à la faire parler. – Entrez, général Yashpoutine.

Le général entre. Sans expression. Abigail s'avance, prévenante :



– Préférez-vous passer dans l'appartement, vous n'y serez pas dérangés?

Ils y vont. Elle s'efface et revient dans la boutique où une cliente vient d'entrer. Avant qu'elle referme la porte, Francoquin lui chuchote :

– Avertis N'a-qu'un-Ceil qu'on est à côté. Qu'il surveille la fenêtre sur la ruelle.

Elle acquiesce. Il referme la porte. Il sert à boire. À travers la fenêtre de l'appartement, Francoquin observe l'arrivée rassurante de son tueur. Yashpoutine s'est assis dans un fauteuil. Il parle d'une voix hachée, avec un accent marqué :

– Je zuis au courant. Mais zoyez tranquille. Nos hommes mettront l'azzazzin hors d'état de nuire.

– Je n'en doute pas, dit Francoquin s'asseyant dans un autre fauteuil face à son interlocuteur.

Mais il préférerait qu'ils le prennent vivant.

Chapitre XIV

Le point de vue de Fédor Yashpoutine. Abigail

Francoquin attaque :

– Quelles motivations réelles vous ont poussé vers la politique ?

– Les idées. J’ai participé à la révolution pour défendre mes idées. Il y avait trop de misère. Trop d’injustice dans le pays. Trop de privilèges et trop d’exploitation des plus démunis. Pas d’éducation, seulement pour les riches. Trop de racisme. Tout cela mêlé. C’était intolérable. Hyn et les frères Zyclopuz avaient commencé l’action. Je me suis engagé dans l’armée de Troy. Aujourd’hui, j’essaie d’accomplir ma tâche, et je me sens plus réformateur que révolutionnaire. Dans l’affaire des mines, nous ne souhaiterions pas que vous interveniez. C’est notre affaire.

– J’essaierai tout de même. J’appuierai les revendications des grévistes...

– Vous envisagez de prendre le pouvoir dans votre pays ?

– Je suis incapable de répondre. Double-Mouche estime que je n’ai déjà plus le choix.

Yashpoutine esquisse une petite moue :

– Vous êtes ambitieux. Vous possédez l’envergure requise. Mais vos adversaires en sont maintenant convaincus eux aussi, et ils vous relancent. Le chef de votre police, par exemple.

- Je l’ai jeté dehors.
- Repousser l’intrigue, c’est choisir. Z’engager.
- On m’offrira mieux.
- Vos «amis» vous redoutent. Z’ils vous approchent aujourd’hui, z’est qu’ils jugent venu pour vous le moment de vous découvrir.

Francoquin soupire :

- Je ne suis pas un révolutionnaire, comme vous, Double-Mouche ou Cyclopus Hyn. J’aspire à plus de liberté, plus de justice dans mon pays, moins de pauvreté, moins de privilèges, et que cesse l’exploitation de la misère par les classes dirigeantes, plus de république pour tout dire.

- Votre pays n’est pas en zituazion pré-révoluzionnaire. Mais vous pouvez être l’acзидент qui déclenchera le mécanisme à condizion de ne pas oublier que la Révoluzion vient d’en bas.

Francoquin se défend :

- Je ne confonds pas révolution et dictature. Mais je ne veux pas d’un pouvoir soumis à la démagogie, où les majorités, composées par définition d’imbéciles, décident pour les plus évolués. Je ne veux pas louvoyer. Je ne veux pas flatter la canaille pour glaner ses suffrages. Si je prenais le pouvoir, ce serait pour œuvrer.

Le général de l’APL émet un petit rire :

- Notre révolution vous a donc appris quelque chose.
- Une question : me verriez-vous d’un œil favorable au pouvoir ?
- Vous n’êtes pas nazionalizte, n’est-ze pas, ni croyant ?
- Ah non !

Les deux hommes rient. Francoquin lève son verre. Ils boivent. Yashpoutine se lève.

Francoquin l’imite. Ils déposent les verres vides sur un

guéridon. Dehors, N'a-qu'un-Ceil monte toujours la garde dans la ruelle.

– Que me conseillez-vous? demande Francoquin. Dois-je revoir le chef de la police?

– La tâche qui vous attend est périlleuse. Il est regrettable que vous n'ayez pas zongé à rédiger les bases d'un programme. Mais notre Révoluzion n'était pas définie non plus lorsqu'elle a éclaté. Quelques points zeulement. Après, ze fut l'engrenage. Avec des heurts, des querelles idéologiques, la violence...

– Me croyez-vous capable de contrôler cet engrenage que vous évoquez, cette violence?

– Même vos zcrupules zont inquiétants.

Les deux hommes se dirigent vers la porte.

FRANCOQUIN, poli. – Général Yashpoutine, votre conversation m'éclaire. La lumière arrive toujours franchement d'un seul côté.

YASHPOUTINE, avec un sourire. – Dans ze cas, méfiez-vous des ombres.

Francoquin ouvre la porte. Ils sortent.

*

Fédor Yashpoutine est parti. À travers la vitrine, Francoquin le regarde enfourcher son cheval, aussi raide qu'un des mannequins de la boutique de sa maîtresse.

ABIGAIL, radoucie, collée à Francoquin. – Croit-il que tu prendras le pouvoir?

Francoquin esquisse une moue:

– Les dirigeants de mon pays parlent de moi. Les Cyclopus aussi. J'ai de moins en moins le choix.

– Et? soupçonne Abigail. Si ton policier était venu te sonder? (Elle insiste:) De la part de l'Empereur?

FRANCOQUIN, amer. – S'ils se mettent à tisser la toile en me prenant pour centre, je devrai me résigner à faire l'araignée...

ABIGAIL, moqueuse. – Tu n'auras pas de mal à t'adapter!

FRANCOQUIN. – Je n'ai pas d'armée officielle sous mes ordres.

– Mais l'armée te connaît. Ceux qui te font des avances lèveront les troupes pour toi. Et les événements feront boule de neige...

– Je préférerais enrôler des mercenaires. Mais je ne peux pas le faire sans que ça se sache. Et l'Empereur interviendrait. Et je vois mal les révolutionnaires de l'APL tolérer la présence d'une force étrangère chez eux. Déjà beau qu'ils m'y tolèrent, moi!

ABIGAIL, doucement. – Ils t'estiment.

– C'est juste.

– Revois le flic? Fais-le patienter?

– Pour être compromis dans des détails que je ne contrôle pas et livré à l'Empereur comme complice d'un autre?

– Alors, TOI, livre-le à l'Empereur.

Francoquin se met à rire:

– Voilà bien une idée de femme!

ABIGAIL, tendrement. – Misogyne!

Ils s'embrassent. Se caressent. Abigail s'échappe, court à la porte du magasin pour abaisser le store et retourner le panneau «ouvert» du côté «fermé pour cause d'inventaire». Elle s'immobilise, car quelqu'un vient de pousser la porte devant elle. La petite sonnette a tinté.

– Oh! sursaute Abigail. Le fl...!

Francoquin se retourne, aussi surpris qu'elle. Flic-Frac, le chef de la police est campé dans l'entrée.

Chapitre XV

Flic-Frac. Retour au palais. L'attentat

FRANCOQUIN, aimable. – Monsieur Flic-Frac! Vous zici? Je m'apprêtais justement à partir.

FLIC-FRAC. – On b'a dit que je vous trouverais dans ce bagasin.

– Vous allez mieux? Votre rhume?

– Ça va bieux.

– Marchons-nous?

Francoquin lui indique la porte. Dans le dos du policier, il adresse des excuses muettes à Abigail qui répond en levant la main droite, index et majeur croisés afin de conjurer le mauvais sort.

*

Les deux hommes vont dans la rue sur le trottoir. N'a-qu'un-Ceil les suit, l'œil fixé sur les toits du côté opposé. Le policier l'a repéré. Il s'étonne :

– Qu'est-ce qu'il cherche?

*

Ils marchent, séparés parfois par des citadins. Des cavaliers passent dans la rue. Des soldats de l'APL observent les toits,

inspectent l'intérieur des saloons et des bordels. Le policier fronce les sourcils :

– Qu'est-ce qu'ils cherchent ?

*

– Je vous écoute, dit Francoquin en arpentant le trottoir. Entrons dans le vif du sujet.

FLIC-FRAC. – On parle de vous au pays, depuis l'affaire des traités imposés. On ne sait pas cobbent vous avez fait, mais on sait que l'Empereur a payé aux révolutioddaires l'argent qu'il avait juré ne jabais leur verser... Dous dous debandons jusqu'ouù vont vos... idées ?

FRANCOQUIN, modeste. – Bah.

– Parlons franc. Tout vous désigne comme un successeur de l'Empereur – je veux dire quand il décidera le bobent vedu pour lui de se retirer...

– Moi ?

– Beaucoup de gens le pensent.

– Mais je ne vis plus au pays depuis si longtemps ! À l'écart de l'agitation politique ! J'avoue que cette question du pouvoir ne m'avait JAMAIS effleuré.

– Vous en paraissez d'autant plus deuf.

– Quel œuf ?

– Hi ! Je de parle pas d'œuf ! Je dis que vous paraissez deuf. Deuf. Douveau, quoi.

Ils rient. Francoquin relance :

– Mais l'Empereur ?

– Il d'est pas éterdel. Et il a peut-être fait son temps. Le bonde change.

– C'est vrai, concède Francoquin. Mais je hais les intrigues – à preuve l'accueil que je vous réservai tout à l'heure, dont je

vous prie de m'excuser, quand je vous suspectais d'être heu... ce que vous n'êtes pas...

– Vous êtes excusé. Un hobbe deuf, entier, bilitaire et détesant l'intrigue: voilà ce dont le pays a besoin.

Le palais est en vue. Imposant avec ses colonnes d'entrée sur le parvis au haut des marches de pierre. Des gars de l'APL surveillent la place. Les deux hommes gravissent l'escalier, N'a-qu'un-Ceil derrière eux, à reculons. Flic-Frac intrigué:

– Qu'est-ce qu'il cherche? Pourquoi se déplace-t-il à reculons?

– Exercice d'assouplissement, répond Francoquin.

*

Ils atteignent le parvis, passent entre les colonnes, entrent dans le palais. N'a-qu'un-Ceil se retourne dans le bon sens et s'éloigne:

– Je file voir Mary!

Francoquin le salue. Lui et le policier se dirigent ensemble vers l'appartement de Francoquin. Le policier s'explique:

– Nous sobbes quelques-uns qui avons compris que ce portrait-robot de l'hobbe providen – heu, de l'hobbe qu'il faut au pays, est le vôtre.

– Vous me prenez au dépourvu. Sans armée...

– Nous y pourvoirons...

Francoquin ouvre la porte. Il laisse entrer le policier, le suit et referme la porte. D'un coup d'œil, il enregistre que le placard est ouvert et vide. La fille est partie. Max l'a donc entraînée ailleurs. Le policier poursuit son raisonnement:

– Nous autres, responsables, avons pour bission de préparer l'avenir. Et l'avenir peut passer par vous. Un hobbe de pouvoir. Et bêbe un hobbe d'état.

– Mais sans troupes ?
 – Elles ne seront peut-être pas décessaires, vous savez...
 – Je comprends. L'intrigue suffira. Heu. (Francoquin s'excuse.) Ce que c'est que de toujours mesurer les choses en militaire!

- Je les besure bien en policier!
- Sans compter que la police est une force!
- Je la tiens dadurellebent à votre disposition...

Francoquin verse à boire :

– Cher ami! – vous permettez que je vous appelle cher ami? – Votre offre me touche! Si-si! Voilà quelque chose que je n'oublierai pas! Quand retournez-vous au pays?

Il présente les verres. Ils trinquent. Ils boivent.

– Je reprends la piste debain batin. Une réponse précise de votre part be perbettrait d'entaber discrètebent des dégo-ciations, d'entreprendre des pourparlers, bref d'engager les processus, le bécanisbe qui pourrait conduire à votre accession au pouvoir suprêbe. Y réfléchirez-vous?

– On dit que la nuit porte conseil, répond Francoquin en déposant son verre sur la cheminée.

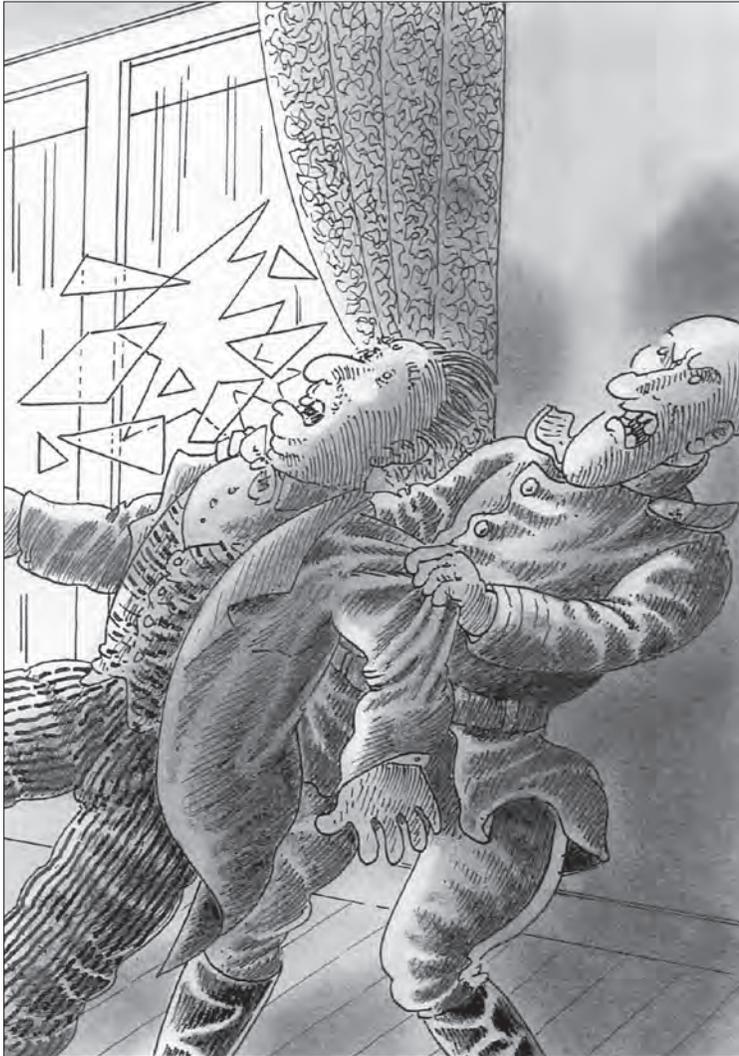
Flic-Frac boit à petites gorgées. Il se déplace dans la pièce. Il s'approche de la fenêtre :

– Je suis heureux de vous avoir trouvé dans des dispositions d'esprit qui vous hodorent, et dont le pays vous sera recoddaisant. Vous avez une vue magnifique sur la ville. Oh! regardez, il y a un hobbe avec un fusil sur le toit d'en face et il...

Francoquin comprend! Il crie! Il attrape le policier par le bras et l'attire en arrière si brutalement qu'il le fait tomber.

- Hé? fait le policier.
- N'approchez pas de la fe...

... nêtre! La vitre vole en éclats en même temps que le coup de fusil retentit au-dehors. La balle claque et fait sauter



l'imposant vase de porcelaine posé sur un coffre de bois avant de se loger dans le mur.

– Bais... Bais... bredouille le policier en se relevant...
Qu'est-ce qui se passe?

Francoquin, de biais, risque un œil par la fenêtre. On entend des coups de fusils en chapelet.

– Non! Non! crie Francoquin en voyant en bas sur la place les gars de l'APL ouvrir le feu sur le tireur embusqué sur le toit de l'hôtel, où il était revenu.

– Non! Non! crie également Double-Mouche en courant vers ses hommes. Vivant! Je le veux vivant!

Trop tard, de toute évidence. Le type vrille comme une toupie en perdant son fusil à bison et il tombe par-dessus bord sur la place. Il s'écrase au sol. Francoquin peste. Le policier à son tour risque un œil au dehors. Il pousse un juron. Il bredouille:

– C'est...C'est moi qui étais visé?

Francoquin pivote comme une ballerine et fonce vers la porte:

– Servez-vous à boire! Ça vous remontera!

Il sort en courant dans le couloir.

*

Quand il débouche sur le parvis, Double-Mouche y accède en secouant la tête:

– Ils ne l'ont pas raté, confirme-t-il. Trop tard pour le faire parler.

Francoquin s'immobilise et souffle:

– Peu importe. Je n'étais pas la cible.

– Ah? (Franchement étonné.)

– Le tueur avait pour contrat d'abattre Flic-Frac.

– Il l'a eu ?

– Il l'a manqué. Le flic s'était approché de la fenêtre. Manifestement, il ne savait pas ce qu'il risquait.

Francoquin regarde les soldats charger le cadavre sur un cheval pour l'emporter. Il s'adresse à Double-Mouche :

– Et bien entendu, fait-il, il n'avait rien dans ses poches ? Tu as vérifié ?

– Juste un peu de monnaie. Trois fois rien. Je me demande quand même qui le manipulait.

Francoquin hausse les épaules :

– Pas difficile à deviner, à présent. Les deux tueurs n'accompagnaient pas Flic-Frac : ils avaient reçu l'ordre de l'abattre. Si tout avait marché, « on » aurait mis son assassinat sur le dos des révolutionnaires de l'APL, mais tout le monde au pays aurait parfaitement saisi le message : voilà ce qui attend ceux qui s'aviseront de se rapprocher de Franquin. Tu comprends ?

– Donc : l'Empereur.

Francoquin acquiesce. Pas mécontent :

– Son piège va se refermer sur lui. Tout le monde comprendra que le coup venait de lui, et qu'il a foiré.

– Sans compter que le flic sait maintenant qu'il ne peut que jouer franc jeu avec toi. Qu'est-ce qu'il t'a offert ?

– Sa police.

– Bon. Tu me paies à boire ? J'ai soif.

Chapitre XVI

Francoquin et Double-Mouche. Un marché

Ils descendent l'escalier de pierre monumental et se dirigent vers le salon.

DOUBLE-MOUCHE. – Tu as rencontré Fédor?

– En effet.

DOUBLE-MOUCHE. – Tu sais que tu ne peux pas entretenir une troupe régulière chez nous?

– Je le sais.

– Mais tu as des fonds?

– Je n'en manque pas.

– Lève des mercenaires. Rends-toi dans le Grand-Marécage, c'est le bazar des idées mortes. Depuis la fin de la guerre civile, toutes sortes d'épaves y ont trouvé refuge, pas toujours le gratin. Mais il y a de quoi faire son marché pour qui sait opérer le tri.

Francoquin s'arrête sur un pied :

– Ça se saura chez moi, si je recrute...

– Tant mieux, à présent.

– J'aurai des ennuis avec vous...

DOUBLE-MOUCHE. – C'est là que j'interviens. Je connais tout le monde, je peux te donner une idée des prix. Et je consens à servir de prête-nom, à entraîner tes recrues, « officiellement » sous mon commandement. Qu'en dis-tu?

Ils repartent vers le saloon de La Bougresse. De la musique en provient.

FRANCOQUIN, méfiant. – C'est une offre inespérée. Que cache-t-elle?

DOUBLE-MOUCHE, hilare. – Une petite commission sur les engagements? Hein?

FRANCOQUIN, toujours méfiant. – Développe ton idée?

DOUBLE-MOUCHE. – Les mercenaires que tu recruteras viendront de tous les horizons. Il faudra les entraîner. Former une troupe structurée, et surtout des cadres prêts à fonctionner au premier coup de feu.

FRANCOQUIN. – La police aussi est organisée.

– Mais aucune police n'enrôlera jamais spontanément personne sous sa bannière! Tu récupèreras les masses à condition de savoir les armer à temps – et les désarmer ensuite sur un programme idéal. Tu es autorisé à applaudir.

*

Francoquin n'applaudit pas. Il objecte même :

– Pour l'instant, on ne m'offre ni la guerre révolutionnaire ni la guerre civile, mais l'intrigue.

– Alors lève des troupes. Un moment ou l'autre, tu devras t'imposer, même à d'éventuels alliés ou complices prêts à se satisfaire de miettes réformistes ou de postes à pots-de-vin. Pour ça, tu trouveras ce qu'il te faut dans le Grand-Marécage. Et j'aurai ma commission. Dix pour cent?

Francoquin lui tend la main :

– Tope-là. Cinq pour cent.

Chapitre XVII

Une chanson de Miguelito. Max rend compte de sa mission

Ils approchent du saloon. La musique en sort au-devant d'eux en claudiquant en la personne de Miguelito, guitare sur le ventre. Le jeune musicien les aborde, tourne autour des généraux en sautillant maladroitement sur sa bonne jambe :

– Salut, *señores generales!* Vous voulez que je vous chante une chanson?

Ils ne refusent pas. Le garçon chante et joue juste. Et l'entrée de généraux quelque part ne se fait pas sans fanfare, y compris au lupanar.

Miguelito, donc :

Un nègre et sa trompette

Qui buvait du whisky

Pas la trompette, le nègre!

Une vieille fille et son chat

Qui tétait de l'armagnac

Pas le chat, la maniaque

Dans un sinistre bistrot gris!

Musique! (*Solo de guitare*)

*Un boxeur et sa femme
 Qui s'appelait Gaétan
 Pas le boxeur, non, sa femme!
 Un tricheur balafré
 Une bonne poire au désespoir,
 Un lanceur de couteau
 Dans ce sinistre bistrot gris!*

Musique!

*Largue les ris!
 Un matelot de ferry-boat
 Qui était en cale sèche,
 Plumé jusqu'au caleçon,
 Je parle du marin d'eau douce,
 Encore qu'il n'en consommât pas!
 Le lanceur de couteau
 Dans le sinistre bistrot gris!*

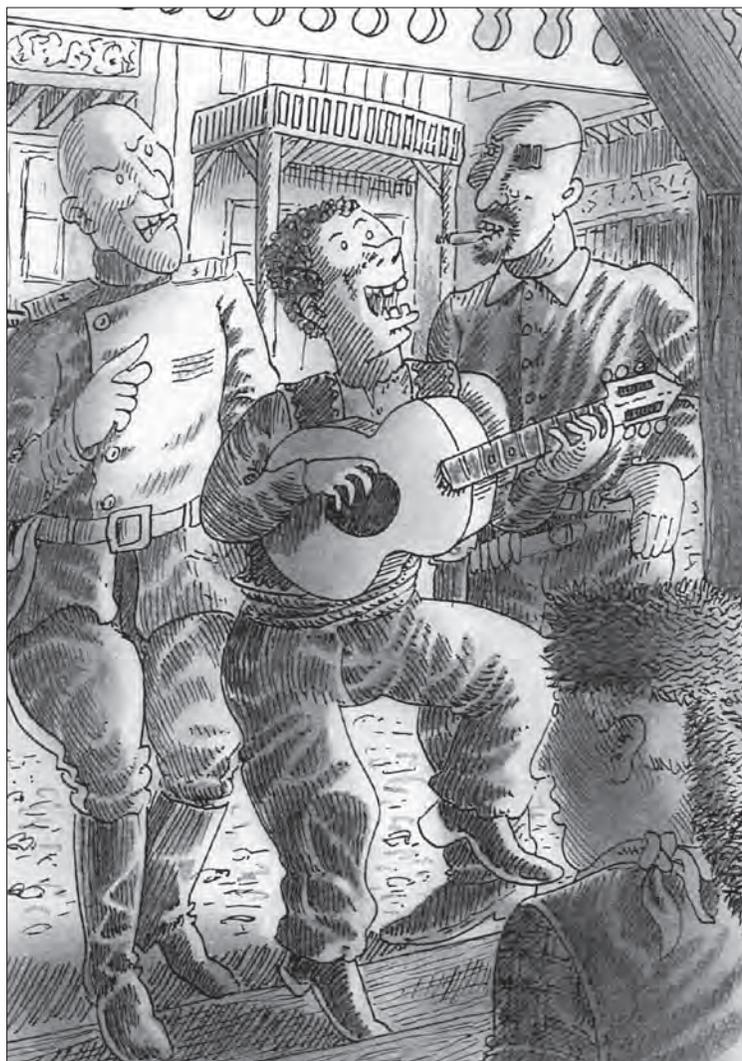
Musique! (Solo de guitare)

*Puis la police avec un mort
 Qui voudrait bien savoir pourquoi
 Et donne sa langue au chat,
 Pas le mort, la police,
 Un cran d'arrêt planté dans le dos,
 Pas la police – quelle histoire!
 C'est ce qu'on appelle de l'humour noir!*

Musique! Musique! (Decrescendo)

FRANCOQUIN, applaudissant, et lançant en l'air un dollar. –
 Ah bravo! Savoureux!

DOUBLE-MOUCHE applaudissant, lançant un cigare. –
 Saignant! Compliments!



*

Ils piétinent devant le saloon. Un homme au bonnet de fourrure en sort.

– Ah! Max! dit Francoquin. Tu as libéré Zaza? Où est-elle?

MAX, coq de village offensé. – Elle dort, mon général! Elle récupère.

– Elle t’a appris quelque chose?

MAX, enthousiasmé. – Sûr chef! Elle en connaît des trucs! Qu’on n’imaginerait pas! De ces positions que...

– Ce n’est pas de ça que je parle! As-tu appris quelque chose sur Flic-Frac?

MAX, évident. – Ça, patron, on n’a pas eu le temps d’en parler! Moi je...

Double-Mouche éclate de rire. Francoquin éclate tout court:

– Va-t’en! Va-t’en ou je t’assomme!

– Bon, se dévoue Max, je me dévoue. J’y retourne.

Chapitre XVIII

Au saloon. Une grande nouvelle

Les deux généraux font leur entrée au saloon, entrée ponctuée par un roulement de guitare ininterrompu de Miguelito. Les filles accourent en gloussant.

– Salut!

– Bienvenue!

– Voilà Double-Mouche! (Et une déclinaison du nom sur variation d'initiales: Double-Bouche, parce qu'il mange comme quatre, Double-Couche, parce qu'il fornique sec, Double Douche, Double-Louche, Double-Souche, Double-Touche!)

– Et voilà le général Franquin! Vive le général Franquin!

– Asseyez-vous! Asseyez-vous!

– À boire!

– Une chanson! Miguelito!

– Alors mon chéri?

– On monte?

– Qu'est-ce que je vous sers? s'enquiert Bégonia.

Mais un cri retentit, venant du dehors. On entend des coups de revolver. D'instinct, Double-Mouche a porté ses mains à ses colts. Francoquin, qui s'asseyait, se redresse:

– Hé! Silence! Écoutez!

Vacarme au dehors. Bégonia a couru à la porte à battants. Elle se retourne:

– C'est N'a-qu'un-Ceil sur la place! Il tire des coups de revolver en l'air!

– Silence! exige Francoquin.

On entend des sons: un – a – on... é – un – a – on!

– Qu'est-ce qu'il dit? demande la grosse Alberte.

– On ne comprend rien! avoue Conchita.

– Écoutez! exige La Bougresse.

– Voilà N'a-qu'un-Ceil, annonce Bégonia à l'entrée.

Elle s'efface. N'a-qu'un-Ceil arrive en courant. Il fait irruption dans le saloon et il gesticule:

– Un garçon! C'est un garçon! Mon fils est né: c'est un garçon!

Le saloon explose, embrassades, congratulations, bourrades, cris:

– Hip-hip-hip!

– Houaaaahhh!

– Un discours! réclame une fille, et les autres scandent « un discours – un discours »!

N'a-qu'un-Ceil reprend son souffle:

– C'est un garçon! La mère et l'enfant se portent bien! Quand je suis arrivé pour changer de chemise, le petit montrait le bout de son nez! Qui c'est-il qui m'offre à boire et un sandwich?

Les filles applaudissent:

– Moi! Moi! Ça porte bonheur! Combien pèse-t-il? Comment s'appelle-t-il? Est-ce qu'il a les yeux bleus comme sa mère?

FRANCOQUIN, bateleur, la main au portefeuille. – À boire et des sandwiches pour éveri-bodiii! C'est ma tournée!

LES FILLES applaudissent. – Ah! Bravo! Vive le général! Pour le général hip-hip-hip! Houaaahh! Asseyons-nous! Une chanson! Miguelito! Ah! voilà les sandwiches! Fromage!

Poulet! Pâté de campagne! Salamis! Berthe! Va chercher la moutarde! Et des concombres! Et voilà à boire!

DOUBLE-MOUCHE, protestant. – Dis donc! Ce pain est rassis!

LA SERVEUSE. – Tu as mangé du même avant-hier et tu ne t'es pas plaint!

UNE FILLE. – Des œufs durs! Qui veut mes œufs durs!

– Moi! Moi!

– C'est toi qui les as pondus?

– Va te faire cuire un œuf!

Quelqu'un vient d'entrer. Le silence se répand. N'a-qu'un-Œil se lève en reconnaissant Thérèse dom Franquin:

– Madame la générale? Vous ici?

Silence. Thérèse dom Franquin fait un pas dans le saloon:

– Monsieur N'a-qu'un-Œil... J'ai appris la bonne nouvelle et... étant donné l'état détérioré de nos relations, je n'ose rendre visite à Mistress Mary... Mais... depuis un certain temps déjà... j'avais tricoté pour le petit... cet ensemble et encore ce...

Elle exhibe hors d'un paquet un ensemble tricoté du plus bel effet, ainsi qu'un bonnet et des minuscules chaussons assortis. Les filles ne cachent pas leur attendrissement. Certaines ont la larme à l'œil. Bégonia s'est approchée, caresse le tricot comme s'il s'agissait du bébé. Francoquin lui-même murmure une appréciation flatteuse. N'a-qu'un-Œil se montre touché:

– Madame... Je vous remercie sincèrement... Je crois que vous devriez porter ces jolies choses à Mary... Elle sera heureuse de vous revoir... (Et comme Thérèse dom Franquin ne répond pas:) Voulez-vous qu'Alberte ou Bégonia vous accompagne?

THÉRÉSA. – Eh bien, si vous croyez...

LES FILLES. – Et nous! Nous aussi nous voulons voir le

bébé! À qui ressemble-t-il? Doit-il être meugnon! En route!

Double-Mouche se lève, coudes écartés:

– Suivez-moi! Ceux qui veulent voir le nouveau-né, suivez le guide! Madame dom Franquin, prenez mon bras!

Les filles piaillent:

– Oui! Oui! En route! Suivons Double-Mouche!

Tout le monde rit, mais soudain un sanglot éclate. Silence. C'est Alberte. Oppressée, elle fond brutalement en larmes. Elle pleure. On veut plaisanter mais elle fuit dans l'arrière-salle. Elle beugle:

– Le bébééé... Il me fait penser à Filaaasse!

Elle sort en pleurant:

– Excusez-moiii...

Un temps. On regarde Francoquin. Bégonia réagit:

– Miguelito! Joue!

Le garçon se remet à jouer de la guitare. Le groupe sort en cortège à grand bruit, entraîné par La Bougresse qui a déposé son tablier afin de profiter de la visite. Bégonia écrit un message à la craie sur l'ardoise pour justifier l'absence du personnel auprès de la clientèle. Poucinelle reste plantée devant, perplexe. N'a-qu'un-Ceil a tenté timidement de s'exprimer pour endiguer le flot:

– Mary est peut-être fatiguée...

Ils sont tous sortis. Poucinelle tient l'ardoise à deux mains:

– ı bbné? essaie-t-elle de lire. Qu'est-ce que ça veut dire?

– Lis les lettres une par une! lui conseille Bégonia avant de courir rattraper les autres.

– Hein? fait Poucinelle. (Puis, appliquant la consigne à voix haute:) ı – B – B – N – é. (Elle comprend soudain:) Un bébé est né! Ouais!

Elle court à la poursuite du groupe en répétant le message d'une voix vibrante: un bébé est né! un bébé est né!



La grosse Alberte reparaît. Elle traverse le saloon en bredouillant « excusez-moi... je vous demande pardon... c'était plus fort que moi »... Elle s'élançe pesamment dehors à la poursuite des autres. Francoquin, assis à une table, reste seul dans le saloon, avec N'a-qu'un-Ceil debout près de la porte. Le général est triste. N'a-qu'un-Ceil s'approche. Francoquin secoue doucement la tête :

– Moi aussi, murmure-t-il, je pense souvent à Filasse...

Sa voix déraïlle. Il répète, tout bas, presque inaudible :

– Filasse...

Il réprime un sanglot. Il renifle, se reprend et secoue la tête plus vivement :

– Allons ! La vie tourbillonne, étourdissons-nous !

N'a-qu'un-Ceil débouche la bouteille. Avec un petit haussement d'épaule :

– C'est la fête... Où serons-nous pour célébrer le premier anniversaire du bébé ?

Il fait le service. Francoquin regarde fixement son verre :

– C'est comme ton chasseur de prime et son mis à prix. Facile d'attraper le gibier. Pas facile de le convoyer à destination. Difficile de se faire payer finalement.

N'a-qu'un-Ceil s'assoit, amical :

– Ton dilemme a-t-il accouché lui aussi ?

Francoquin soupire :

– J'userai de l'intrigue contre l'intrigue. Nous rédigerons un programme. Nous devons être fermes et nous tenir prêts à tout, car on ne renverse pas des réactionnaires par l'intrigue. C'est au bout de la lutte que la république est possible. Au bout de la lutte qu'on la défend. Mes questions ne sont plus sans réponses, et mes réponses m'aident à voir des questions nouvelles, vers l'action. Des épreuves nous attendent. Les dés sont jetés : nous partons dès demain pour le Grand-Marécage...

N'a-qu'un-Ceil sourit :

– Des dés pipés, naturellement ?

Francoquin ne répond pas. Il lève son verre :

– À la santé du bébé et de Mistress Mary. À ta santé,
heureux papa !

On entend les verres se choquer comme un point final.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I, N'a-qu'un-Ceil s'entraîne. Francoquin et Mistress Mary.....	9
CHAPITRE II, Le point de vue de Mistress Mary.....	15
CHAPITRE III, Un chasseur de primes scrupuleux	19
CHAPITRE IV, Le combat	25
CHAPITRE V, Thérèse dom Franquin	29
CHAPITRE VI, De la lecture pour le général.....	33
CHAPITRE VII, Un visiteur enrhumé.....	37
CHAPITRE VIII, Une visiteuse. Des complications	41
CHAPITRE IX, La maîtresse de Francoquin	47
CHAPITRE X, Attention, danger	51
CHAPITRE XI, Double-Mouche et la politique	59
CHAPITRE XII, Dans la rue. Une mission pour Max	63
CHAPITRE XIII, Dans la boutique d'Abigail	65
CHAPITRE XIV, Le point de vue de Fédor Yashpoutine. Abigail.....	71
CHAPITRE XV, Flic-Frac. Retour au palais. L'attentat	75
CHAPITRE XVI, Francoquin et Double-Mouche. Un marché	83
CHAPITRE XVII, Une chanson de Miguelito. Max rend compte de sa mission.....	85
CHAPITRE XVIII, Au salon. Une grande nouvelle	91

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-134-7

Achévé d'imprimer en septembre 2011
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : septembre 2011.

100 exemplaires hors commerce, numérotés de 1 à 100,
accompagnés d'un dessin original de Yak Rivais
et 100 exemplaires ordinaires.

« Francoquin ouvre un livre au hasard :

– Écoute ça. “On ne conspire pas seul, et ceux avec qui on partage les périls de l’entreprise sont des mécontents, qui souvent par l’espoir d’une bonne récompense dénoncent les conjurés, et font avorter leurs desseins.” Les canailles !

– Donc pas de conspiration ?

– Pas avec des canailles !

N’a-qu’un-Œil a ouvert un livre lui aussi :

– Écoute ça. “La théorie devient sans objet si elle n’est pas rattachée à la pratique révolutionnaire, de même exactement que la pratique devient aveugle si sa voie n’est pas éclairée par la théorie révolutionnaire.” (Perfide :) Qu’en penses-tu ?

Francoquin, bougon :

– Des truismes bons pour les discours. Écoute-moi ! (Grandiloquent, démagogue, il fait des gestes d’avocat d’assises en haussant la voix :) “Le grand point, Messieurs, c’est que justement pour le réformiste, le bavardage sur la révolution bourgeoise achevée ne sert qu’à couvrir avec des paroles l’abandon de toute révolution !”

Clac ! Il ferme le livre et le jette. »

La Révolution, ça s’exporte !

Écrit en 1967 sous forme de pièce radiophonique (commande de l’ORTF), cette suite à Francoquin fut créée, dans une version désavouée par l’auteur, par Jean Le Poulain, Jean-Pierre Marielle, Laurence Badie... Le texte présenté ici a été réécrit à partir de la version originale.

Mistress Mary attend un bébé. Auprès de Francoquin, Abigail a succédé à Filasse. Le général, toujours en poste chez les frères Cyclopus, envisage de prendre le pouvoir dans son propre pays. Mais arrivent Flic-Frac, chef de la police, et Zaza, une espionne. Que viennent-ils faire ici ? Et qui sont les deux aventuriers armés arrivés en ville en même temps, pas par le même chemin ?

« Cette farce politique dans un style de bande dessinée, fait suite aux *Aventures du général Francoquin*, paru chez Gallimard. Francoquin se décide à franchir le Rubicon, décision qu’il arrose d’une tournée générale, en même temps que la naissance du fils de N’a-qu’un-Œil. » **R. R.**, *Télérama*.

Yak Rivais : Né à Fougères en 1939. Peintre, écrivain. Auteur de très nombreux livres, notamment pour la jeunesse. A reçu le Grand Prix de l’Humour noir pour *Francoquin* en 1971, et celui de l’Anticonformisme pour *Les Demoiselles d’A* en 1979. A publié chez Deleatur *Intrigues de Cour* (1983).



www.souslape.fr